

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 23.

Montréal, Jeudi, 7 Juin 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Les Chevaliers du Saint-Sépulcre, par Alpha.—Dévouement de l'Église—Saint Vincent de Paul et le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, étude par M. Charles Thibault.—Nos montagnes, par l'abbé Proulx.—De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—Le pape et le clergé irlandais.—Collège d'Ottawa.—Nouveau pont suspendu de New-York à Brooklyn.—Accident sur le pont de Brooklyn.—Choses et autres.—De tout un peu.—Poésie : Quarante ans, par M. des Essarts.—Amour et larmes (suite), par Mary.—Le couronnement du Czar—Nouvelles diverses.—Le baromètre champêtre.—Aux maris.—Un cœur de reine.—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES : L'assomption de la sainte Vierge, par Murillo ; Le couronnement du Czar ; La procession des bijoux de la couronne.

LES CHEVALIERS DU SAINT-SÉPULCRE

Vivre en bon chrétien, se livrer à la pratique des bonnes œuvres, et, dans notre pays en particulier, se dévouer aux œuvres nationales et religieuses, tels sont des actes que le Saint-Siège a toujours récompensés par des distinctions que les empereurs et les rois même sont fiers d'obtenir. Mais l'Église, qui représente ici-bas Celui qui a fondé la religion des "humbles de cœur," récompense les plus humbles de ses enfants qui accomplissent pareils actes.

Le titre et la décoration de "Chevalier du Saint-Sépulcre" est une de ces récompenses.

Cet ordre a été inauguré en Canada par Sa Grandeur Mgr Fabre, le 3 avril 1882, et, à cette date, le titre en question fut conféré à trois de nos compatriotes : M. Urgel-Eugène Archambault, principal de l'Académie catholique et de l'École polytechnique de Montréal ; M. Edward Murphy, négociant de la même ville, et M. Pierre-Paul-Ernest Smith, greffier-adjoint de l'Assemblée Législative de Québec, président du conseil supérieur de la société de Saint-Vincent de Paul en Canada.

Précédemment, M. L.-A. Huguot-Latour, Chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire Le Grand, était nommé représentant de l'ordre du Saint-Sépulcre en Canada.

La capitale de la Confédération devait bientôt compter, parmi ses citoyens, un Chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre. C'est M. Fabien-R.-E. Campeau, comptable-adjoint du Département du Revenu de l'Intérieur.

Depuis plusieurs années, M. Campeau s'est activement dévoué à plusieurs des principales œuvres nationales et religieuses, fondées dans notre ville.

Il a été longtemps, il est encore aujourd'hui membre du bureau des commissaires des écoles catholiques, une rude charge quand on veut la remplir avec zèle ; il faut subir une élection tous les ans, et cette élection est parfois vivement contestée ; il faut savoir tout concilier dans un bureau composé de Canadiens-Français et d'Irlandais catholiques, il faut, en un mot, travailler et travailler beaucoup.

Deux autres œuvres importantes et difficiles auxquelles M. Campeau s'est également dévoué, sont celles de l'Orphelinat Saint-Joseph et de l'Institut Canadien d'Ottawa, deux établissements fondés il y a environ une dizaine d'années, et dont l'avenir, que l'on a cru bien des fois compromis, est maintenant assuré.

Les personnes qui ont pris part à des œuvres analogues dans d'autres villes, savent quelle somme de travail ces œuvres représentent, et il faut ajouter que, dix ou quinze ans passés, presque tout était encore à fonder dans la capitale canadienne.

M. Campeau, qui sait joindre à la pratique de notre religion les qualités d'un homme aimable et d'un bon et agréable camarade, dit qu'en se dévouant à ces travaux il n'a fait qu'accomplir un devoir. Plût à Dieu que chacun comprît ainsi le mot *devoir* ! Et, sans faire injure à personne, combien, hélas ! ne savent point le comprendre !

Quoiqu'il en soit, le Saint-Siège, informé des "faits et gestes" de notre brave compatriote, M. Campeau, lui a décerné le titre et la décoration de Chevalier du Saint-Sépulcre.

L'investiture a eu lieu le 25 mai dernier. M. Campeau avait fixé ce jour qui était, en même temps, le 15^{me} anniversaire de son mariage ; une fête de famille, rehaussée d'une fête religieuse et nationale.

Nous étions là soixante à soixante-quinze invités, et nous avons passé la soirée la plus agréable. Vous dirai-je nos noms et qualités ?—Non point ; les colonnes de *L'Opinion Publique* ne suffiraient pas pour énumérer... nos qualités surtout.

Il faut pourtant que je consigne ici les noms des principaux invités. C'étaient :

Sa Grandeur Mgr Fabre, évêque de Montréal ; Sa Grandeur Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa ; M. le Grand-Vicaire Routhier, de l'évêché d'Ottawa ; le R. P. Tabaret, O.M.I., supérieur du collège d'Ottawa ; Mgr Benjamin Paquet, de Québec ; le R. P. Pallier, O.M.I., curé de l'église Saint-Joseph d'Ottawa.

Tels étaient bien, si je ne me trompe, les invités principaux parmi les membres de notre clergé.

Puis venaient les hommes politiques :

Sir Hector Langevin, K.C.M.G., G.B., l'hon. J.-A. Chapleau, l'hon. A.-P. Caron, l'hon. John Costigan, les honorables J.-A. Mousseau, E.-T. Paquet, W. Laurier et F. Geoffron.—Les honorables Taschereau et Fournier, juges de la Cour Suprême.

Puis les Chevaliers de l'ordre du Saint-Sépulcre dont j'ai, plus haut, donné les noms.

Ensuite, les membres de la famille de M. Campeau, et plusieurs autres parents.

Enfin, les invités d'Ottawa même, comprenant plusieurs des principaux citoyens de notre ville et une cinquantaine d'employés publics de tous grades, depuis les plus élevés.

La présentation du diplôme et de la croix de Chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre a été faite par le R. P. Pallier, O.M.I., en l'absence de NN. SS. les évêques qui avaient dû se faire excuser.

Vers 10 heures p.m., le chant et la musique ont commencé : chœurs, romances, chansonnettes, morceaux de pianos ont été parfaitement rendus par divers amateurs d'Ottawa.

Entre onze heures et minuit, le souper.

M. Campeau, je l'ai déjà dit, est le compagnon le plus aimable. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le souper a été gai.

Ce soir-là, M. et M^{me} Campeau ont pu se dire, à l'instar du philosophe de l'antiquité : "Notre maison n'est pas très grande, mais elle est pleine d'amis."

ALPHA.

Ottawa, 28 mai 1883.

Dévouement de l'Église — Saint Vincent de Paul et le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle

ÉTUDE PAR M. CHARLES THIBAUT

Le temps, comme la roue poussée par un puissant moteur, accomplit, pour l'homme, de rapides évolutions qui ne lui laissent que peu d'instant pour parachever quelques œuvres durables, quelques actions consolantes. Les jours succèdent aux jours, les années aux années, et l'on s'étonne d'arriver à notre déclin avant d'avoir à peine constaté notre existence ! Hier est oublié ; l'on ignore ce que demain nous prépare : le passé est une ombre, le présent un mirage, l'avenir une chimère ! Ce que l'on sait, c'est que les biens d'ici-bas nous laissent et que nos œuvres seules nous devanceront aux régions inconnues de la mort. Ce que l'on sait encore, c'est que l'on peut toujours soulager quelque misère, adoucir quelque chagrin, guérir quelque blessure au moyen de la charité, vertu qui s'épanouit sous l'œil de Dieu comme l'humble violette sous les caresses de la rosée du matin.

Noble et grande, la charité a le privilège de faire battre tous les cœurs, d'enthousiasmer toutes les âmes, d'exalter tous les sentiments. Fleur tombée du ciel—trop pure pour être ramassée par la main d'un homme—elle se place sur l'autel à côté de Dieu ; dans la chaire, à côté du prêtre ; dans le sanctuaire de la famille, près

du cœur de la femme, tabernacle ardent, serre chaude du dévouement où elle y fait germer toutes les grandes et nobles vertus.

Partout où il y a une plaie à cicatriser, un parfum à répandre, une larme à tarir, se trouve le dévouement chrétien. Avec ce dévouement, la misère pour le pauvre n'est plus un châtement, n'est plus une honte ; la pauvreté elle-même devient une espèce de bénédiction et d'aurole ! La charité est non seulement le plus beau des apostolats, mais encore, et par-dessus tout, le plus suave des sacerdoces : sacerdoce en lequel Dieu se reflète, les anges s'admirent et les hommes se dévouent.

Dans la pauvreté, l'orgueil se confond et s'humilie ; dans la charité, la foi s'élève, l'amour s'embrase. Et, celui qui reçoit est tellement confondu avec celui qui donne—l'un par la reconnaissance, l'autre par la satisfaction—que le ciel seul peut en faire la distinction, pour exalter davantage l'humilité de celui qui tend la main pour recevoir et élever jusqu'à son niveau la générosité de celui qui tend la main pour donner. Car, tendre les mains, c'est placer ses bras en croix. Or, la croix n'est-elle pas l'étendard du dévouement, le portendrapeau de la charité chrétienne ? Parler de l'Église, c'est rappeler ce qu'elle a fait, les génies qu'elle a inspirés, les œuvres qu'elle a accomplies, les dévouements qu'elle a produits. Au nombre de ces derniers, il n'y en eut peu de plus grands et de plus héroïques que ceux des Vincent de Paul et des Jean-Baptiste de la Salle.

I

DÉVOUEMENT DE L'ÉGLISE

Et d'abord, qu'est-ce que le dévouement ? Existe-t-il dans le monde ? L'Église n'en possède-t-elle pas le monopole ? Questions aussitôt résolues que posées. Pas n'est besoin de preuves ; l'évidence en est partout. Or, qu'est-ce que se dévouer ? sinon se donner soi-même, se sacrifier au bien-être d'un autre, au bénéfice d'une œuvre. C'est partant l'un des plus beaux attributs de l'amour : c'est l'amour même dans son acception la plus large, dans son sens le plus chrétien, dans sa conception la plus divine. Qui n'aime pas, ne se dévoue pas.

L'orgueil, ce singe très incomplet de la gloire, peut entraîner un soldat à des actions éclatantes. Il se prodigue en étalant sa bravoure ; il ambitionne une position, un bout de ruban, une petite médaille, une décoration quelconque !

Et les rois qui, mieux que bien d'autres, connaissent la vanité, l'alimentent davantage dans ceux qui combattent à leur profit pour favoriser leur esprit de conquêtes, leur désir de domination. Le vent des revers vient-il souffler la défaite sur une armée jusque-là victorieuse ; la fortune des empires sombre-t-elle sous les coups des hasards de la guerre, où sont les dévouements des armées qui combattaient pour ces rois ?

Donc, si le dévouement n'était pas sans cesse rallumé par l'Église, ne descendait pas directement du ciel pour y remonter, embelli de nouveaux charmes, il cesserait bientôt d'animer l'âme de l'homme, d'habiter même cette terre. Car, il se prodigue sans cesse sans rien recevoir. Or, tout travail ici-bas réclame son salaire, exige sa récompense.

Amour, Charité, Dévouement sont synonymes. Ils expriment partant la même idée, le même objet, le même but. Se sacrifier, s'immoler, se donner soi-même, c'est conséquemment le comble de l'abnégation, la dernière expression de l'héroïsme.

Seul, le Sauveur du monde s'est dévoué ainsi. Non seulement il a dit à la mort : *Voilà ta victime !* mais il a consenti à ce que le néant en soit le bourreau ! Et le néant s'est abattu sur ce Dieu de vie jusqu'à ce que, le croyant mort, il l'enferma sous la froide pierre d'un tombeau ! Comme si le dévouement devait à jamais s'éteindre ! Comme si l'amour n'était pas éternel !

Voilà le dévouement d'un Dieu ! Naturellement, celui de l'homme n'en sera toujours qu'un pâle reflet : la distance qui les sépare étant celle du fini à l'infini, de la terre au ciel, de l'amour humain à l'amour divin. Mais, à travers ces distances, l'on peut encore établir quelques points de comparaison, quelques signes de ressemblance.

Dieu se donne en Dieu, avec toute l'essence de ses

perfections ; l'homme ne peut se donner qu'en homme, avec ses qualités bornées comme lui-même, mais cependant avec cette vive parcelle de feu céleste que la foi a su mettre dans son cœur.

Egoïste et froid, laissé à sa nature mauvaise, l'homme s'échauffe, s'enthousiasme, animé par le motif surhumain de la pitié, du dévouement et de l'amour—cette source si pure de l'abnégation.

Pendant la torride saison d'août, il y a six ans, éclatait, dans l'une des grandes cités de la Nouvelle-Angleterre, un grand et désastreux incendie. Partout l'élément destructeur, attisé par son foyer incandescent, s'agrandissant toujours, portait ses ravages destructeurs. Les constructions les plus solides s'effondraient, le plâtre des toits se fondait comme dans des fournaies ardentes, le fer se tordait comme sous la pression de puissants marteaux. La désolation est de tous côtés ; les ruines partout.

En vain l'activité se multiplie-t-elle pour limiter les progrès de l'incendie, le feu est maître absolu d'un des plus riches quartiers de Boston. Les décombres s'ajoutent aux décombres, les ruines aux ruines. Et à toutes ces horreurs viennent s'ajouter encore les sanglots comprimés des victimes, les plaintes des vieillards, les gémissements des malades, les larmes des femmes, les lamentations des enfants.

Tout est bruit, mouvement, désastre, tumulte, cris, épouvante, désespoir et mort.

Des actes héroïques s'accomplissent, des faits sublimes se multiplient. Tous les efforts sont impuissants ; l'incendie a tout ravagé.

Une ombre s'agite de l'embrasement d'une fenêtre, dans une obscurité produite par une pluie d'étincelles, de fumée, de cendre et de flamme.

Une femme va périr ! A la vue du danger qui la menace, du feu qui l'atteint, les plus intrépides sont saisis d'épouvante ; les cœurs restent froids, l'on n'ose pas s'aventurer dans une longue échelle, sous une pluie de feu, au secours de cette malheureuse condamnée à une mort cruelle. Les dévouements terrestres ont des degrés ; l'héroïsme humain a des bornes.

Vous avez compté sans l'amour. Un jeune homme arrive précipitamment au bas de la maison en flammes ; morne, silencieux, il fait signe de dresser la redoutable échelle ! Il s'y précipite ! les flammes l'atteignent ; il semble ne pas sentir leurs mortelles morsures ! Une unique pensée l'absorbe, un seul but le pousse, un seul sentiment le domine : sauver l'objet de son amour !

Il l'atteint, l'enserme dans ses bras dont la puissance paraît doublée par l'énergie et le danger, et redescend avec son précieux fardeau.

Cette jeune fille est sauvée ! Mais son libérateur est mort. La douleur, le feu, l'anxiété, la crainte avaient tué ce jeune homme. Pourquoi se sacrifiait-il ainsi ? Il aimait. Celui qui n'aime pas ne se dévoue pas.

Ne pas aimer est le crime de Satan, ne pas se dévouer est le péché de l'homme. L'indifférence ne sera jamais charitable ; la haine sera toujours froide. La femme ne connaît pas le crime de l'indifférence. Aussi, elle hait ou elle aime.

Comprend-on maintenant cette ardeur du Christ qui se communiquait aux disciples d'Emmaüs ? Vous expliquez-vous mieux l'amour infini de Dieu et les dévouements héroïques de l'Eglise ?

Dieu avait animé ses apôtres de son esprit vivificateur, comme il avait soufflé ce même esprit pour animer ce monceau de boue qui devait être notre premier père. L'Esprit agit en eux et les pousse à tous les dévouements, à tous les héroïsmes, à tous les martyres, pour sauver leurs frères des dangers plus grands et plus terribles que ceux des éléments de ce monde. Et ce souffle dévorant du zèle qui a animé les premiers chrétiens, qui a enflammé François-Xavier, consumé Vincent de Paul, J.-Bte de la Salle et dévoré tant d'âmes, n'est pas encore tout à fait éteint.

Dans tous les âges l'on a retrouvé ses traces, suivi ses voies, senti sa divine influence. On en retrouve les reflets au Canada en contemplant nos œuvres, nos édifices publics, nos couvents, nos collèges, nos églises, orgueil de nos villes ; l'on sent qu'un peuple de foi a passé ici, qu'une race privilégiée habite et réside en ces lieux.

Qu'était l'antiquité païenne à côté de nous ? Sinon l'abjection dans toute sa laideur, la misère dans toute sa nudité, l'esclavage dans toute son ignominie, la barbarie dans toute sa cruauté, le vice dans toute sa pourriture. Le dévouement y était inconnu. La société y était divisée en deux camps, les bourreaux et les victimes ; en deux castes, les privilégiés et les ilotes ; en deux classes, les faux prêtres et les faux adorateurs. Le pauvre y était un objet de risée, l'infirme un objet d'horreur, l'artisan un objet de mépris, l'ouvrier une bête de somme.

La femme était soumise à la plus abjecte des servitudes ; la poésie y était sans voix, la fleur sans parfum, la source sans murmure, la vie sans espérance, l'homme sans bienfaits.

Cette société, se mouvant au milieu de ses dieux innombrables, était sans Dieu ; éperdue et inquiète parmi tant de religions, était sans religion !

Le chaos était partout ; l'ordre, nulle part.

Tel était l'état de la société antique à l'époque de la naissance de l'Eglise. Aurora bienfaisante de jours meilleurs, de consolations ineffables telles que le monde n'en avait jamais ressenties !

Etonné, surpris, le monde se moqua des apôtres, de la foi nouvelle, l'enfer s'agita, les tyrans craignaient pour leur puissance, se préparaient à la résistance.

Comme c'était la religion des humbles, de pauvres bergers, tout émerveillés, les premiers avaient entendu d'harmonieux *hosanna* dans l'air. Une étoile étrange avait indiqué à des étrangers la voie conduisant au berceau d'un enfant. Des gémissements inconsolables s'élevaient fait entendre dans Rama. L'on racontait des merveilles d'un certain Galiléen qui, un instant, avait fait craindre les Césars. Mais on l'avait fait ignominieusement mettre à mort en lui préférant un assassin.

Sa résurrection n'était qu'un bruit faux répandu par ses disciples ; les magiciens d'alors faisaient comme lui des miracles.

Et le monde, ballotté par ses doutes, entraîné par ses plaisirs, fasciné par l'enfer, courbé sous l'esclavage antique, n'avait rien compris à ces signes nouveaux, n'avait pas cru aux merveilles qui se préparaient pour lui, à la lumière qui allait bientôt l'éblouir.

C'est alors qu'un pauvre pèlerin s'avança seul, sans armes, sans protection, vers Rome, la capitale du monde. Il s'en vient la conquérir !

Au tyran, il prêchait la mansuétude ; à l'orgueilleux, l'humilité ; au pauvre, l'espérance ; à l'esclave, l'obéissance ; au maître, la douceur ; à tous la charité. Et cet homme fit trembler l'empire, fit peur à la tyrannie !

A ceux qui n'en connaissaient pas même le nom, il annonçait sa foi nouvelle ; il prêchait une doctrine dure pour les mœurs du temps. Il s'élevait avec force contre les abominations de la terre, et, pour toute consolation, il n'offrait ici-bas à ses adeptes que des humiliations, des chaînes, des chevalets et la mort !

Lucifer s'agite ; les bourreaux s'ingénient à inventer de nouveaux supplices, à épuiser leurs fureurs, à aiguïser l'appétit des animaux féroces contre les disciples de Pierre. Le bras de l'exécuteur se fatigue, sa hache s'émeuse, le courroux des lions s'apaise, les persécuteurs se lassent et proclament, après trois siècles de bûchers, de carnage et de sang, que la religion du Christ est enfin maîtresse et à jamais victorieuse.

Victorieuse ! Elle en a le droit. Elle le doit à son propre dévouement, plus encore qu'à ses larmes, qu'à ses sacrifices, qu'à ses miracles. C'est que le dévouement est l'amour, et l'amour est le principe de tout, le gage du succès, la certitude de la victoire. Par l'amour l'on peut tout : avec l'amour rien ne coûte.

L'église est fondée. Elle éclaire les nations, elle commande aux peuples, elle trône à côté des Césars ; les pauvres ont recours à sa charité, les malheureux lui demandent des consolations, les affligés de bien vouloir sécher leurs larmes. Elle fait voir les aveugles, fait marcher les boiteux et ressuscite les morts !

Ses enfants parfois s'insurgent contre elle, ses propres fils lui déchirent le sein, les nations complotent contre son repos et les rois conspirent sa ruine ! Alors, elle redouble de prudence, de charité et de dévouement. Et, à cette vue, les séditions s'apaisent, les armes se déposent, les peuples rentrent dans le sentier du devoir.

L'Eglise est partout l'arbitre incontestable du monde. Seule, elle arrête les avalanches des barbares qui se ruent sur Rome, et elle réussit à les civiliser, à les convertir. Les siècles passent, les empires disparaissent, les trônes s'écroulent, et toujours l'Eglise seule domine toutes ces ruines, voit passer toutes ces nations, contemple tous ces effondrements sans en être jamais atteinte ou affectée. L'immortalité lui est promise.

Quand elle rencontre un malheureux, elle l'encourage ; un pauvre, elle lui fait la charité ; un affligé, elle le console ; un pécheur, elle le relève ; un coupable, elle l'absout.

Sa charité est sans bornes ; sa foi, céleste ; sa mission, sublime ; son dévouement, divin, et son amour infini. Voyez ce qui s'est passé en France depuis la Révolution : en Allemagne, Bismarck y revient ; la Russie l'appelle à son aide ; l'Angleterre a recours au pape ; les Etats-Unis, au clergé pour civiliser les sauvages. Voilà l'Eglise avec ses œuvres, ses combats, ses martyres, ses gloires, son sang et ses larmes. (Œuvres, combats, martyres, gloires, sang et larmes qu'elle retrouvera changés en mérites éclatants dans cette autre Eglise triomphante dont elle n'est ici-bas que l'escabeau et le marchepied.

(A suivre.)

NOS MONTAGNES

Quel pays que nos montagnes ! quel débouché pour le surplus de notre population ! quel rempart pour notre nationalité ! Ici, l'air pur nourrit les poitrines, fortifie les constitutions, engendre la liberté. La mollesse et la frivolité des villes ne pénétreront jamais dans ces lointaines vallées ; l'éducation ne s'énervera pas sous un souffle délétère, elle restera profondément chrétienne, mâle et sévère. La foi se trouve à l'abri des propagandes dangereuses. L'homme vit en face de

la grande nature et de son Dieu ; le travail et la religion s'y partagent ses journées.

L'histoire nous apprend que les montagnards ont toujours été des peuples religieux, pleins de vigueur et de fierté. La Calédonie n'a pas connu le joug romain, et, dans des temps plus rapprochés, elle a donné naissance à la plus belle peut-être des races modernes. La liberté espagnole s'était réfugiée dans les montagnes des Asturies ; de là elle est partie pour chasser le croissant de la péninsule ibérique. La Suisse est la terre classique de l'honneur et de la fidélité : ses enfants, pendant des siècles, ont monté la garde aux portes des rois.

Déjà l'habitant de nos montagnes possède une physionomie particulière de hardiesse, de franchise et d'indépendance. Si jamais dans la plaine, les mœurs de nos pères s'étiolaient au contact d'influences malheureuses, le montagnard canadien restera toujours français, toujours catholique.

Quelle satisfaction de penser que nous avons à peupler une chaîne non interrompue qui s'étend du lac Saint-Jean au lac Témiscamingue, contrée longue de 300 lieues et large de 30 à 40 lieues, assez vaste pour nourrir des millions d'habitants !

La Providence nous a gardé comme en réserve cet immense domaine. D'aucuns ont regretté que les montagnes occupassent dans notre pays une superficie aussi considérable : ils n'ont pas songé que, s'il en eût été autrement, déjà les races étrangères nous auraient environnés de toutes parts, resserrés, étranglés. L'émigration européenne en général préférera les prairies faciles de l'Ouest. La vigueur de nos colons ne recule pas devant les arbres de la forêt ; leur éducation et leurs habitudes les préparent aux travaux et aux fatigues d'un tel défrichement.

Mais sachons profiter des moments ; plus tard, il serait peut-être trop tard. Hâtons-nous de jeter dans toute l'étendue de ces solitudes, de distance en distance, des groupes d'établissements qui seront même pour les cantons circonvoisins comme une prise de possession du sol ; les étrangers, n'aimant guère le voisinage de notre influence, dirigeront ailleurs le courant de leurs populations. Nous deviendrons les maîtres de la vallée de l'Ottawa comme nous le sommes de celle du Saint-Laurent. C'est alors que nous pèserons de tout notre poids et de toute notre valeur dans les destinées de la Puissance, et que nous pourrions envisager sans crainte les vicissitudes et les possibilités de l'avenir.

L'abbé PROULX.

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

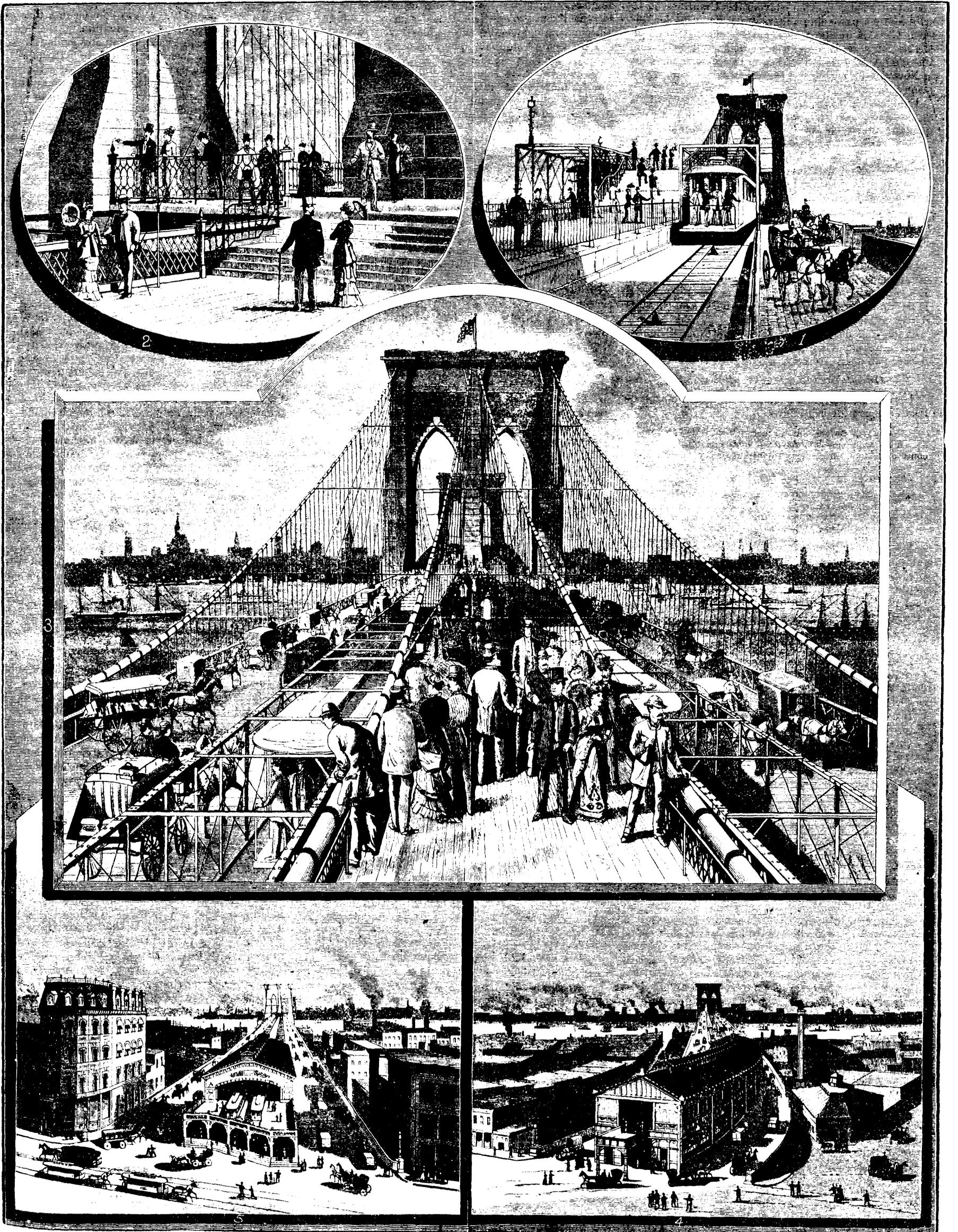
DE PARIS A LOURDES. — ORLÉANS ET JEANNE DARC. — TOURS ET LA MÈRE MARIE DE L'INCARNATION. — L'ORATOIRE DE LA SAINTE FACE. — POITIERS ET CHARLES-MARTEL. — BORDEAUX. — MONT-DE-MARSAN ET SAINT-VINCENT DE PAUL. — PAU ET HENRI IV. — ARRIVÉE.

Lorsqu'arrivé à Paris on veut se rendre à Lourdes par le plus rapide moyen, il faut s'en aller prendre, à la gare d'Orléans, le train express qui part à 8 heures précises du soir pour Bordeaux. Avec une vitesse moyenne de 1 kilomètre ($\frac{1}{4}$ de lieue) par minute et de 15 lieues (60 kilomètres) par heure, on arrive à Bordeaux en 10 heures, c'est-à-dire vers 5 heures du matin, après cinq stations d'environ trois minutes chacune. Mais si l'on a le temps il est important de s'arrêter à Tours pour visiter le couvent d'où la mère Marie de l'Incarnation est partie pour le Canada et enfin pour aller honorer l'oratoire de la sainte Face dans l'ancienne maison de M. Dupont, qui est maintenant connu et révérend dans le monde entier.

Dans le trajet, la piété est ranimée par la rencontre de plusieurs endroits qui vous rappellent les marques éclatantes de la bonté de Dieu et sa tendresse pour la France, sœur aînée des nations chrétiennes. Ainsi, vers 10 heures, nous arrivons à Orléans. "Orléans ! Orléans !" disent les conducteurs, et nous pensons à cette jeune fille de 18 ans—Jeanne Darc—qui aimait sa patrie, qui pria pour elle, et qui obtint sa délivrance, en gagnant par son bras victorieux deux couronnes : l'une de souverain pour le descendant des rois de France, et l'autre, bien plus glorieuse, de martyre, pour elle-même. Une heure après, nous sommes à Blois. C'est là que réside cette pieuse religieuse toujours en prières pour la paix de l'Eglise et le salut de son pays, et qui a mérité de recevoir l'assurance que les jours de la délivrance sont certains, même qu'ils sont proches.

"Priez, priez, grande servante du Seigneur, car nous sommes au milieu des plus pénibles anxiétés."

Après une autre heure, nous sommes devant la ville de Tours. Tours est le siège antique de St-Martin, apôtre des Gaules, et de l'évêque Grégoire, l'historien des Francs. N'oublions pas que c'est d'un couvent de cette ville, qu'est partie, en 1639, Marie de l'Incarnation. Elle se rendait à Québec, où elle travailla pendant de longues années. Elle a mérité la vénération de



1. Voie pour voitures, tramways et promenade 2. L'escalier montant à la tour 3. Entrée du côté de Brooklyn 4. Station de Brooklyn 5. Entrée du côté de New York
OUVERTURE DU PONT DE BROOKLYN

la postérité, l'admiration des plus grands docteurs qui l'appelaient une nouvelle Thérèse, et on peut espérer qu'elle obtiendra bientôt la plus haute des distinctions.

On peut visiter l'ancien couvent des Ursulines, où la mère Marie a passé cinq années de sa vie avant son départ. C'est là qu'elle a reçu l'avertissement céleste de sa vocation, c'est là qu'elle a gagné à ses desseins une âme d'élite, M^{me} de la Peltrie, qui l'a accompagnée dans la Nouvelle-France et qui lui a tenu fidèle compagnie jusqu'à sa mort.

Enfin c'est à Tours que se trouve l'oratoire de la sainte Face, sanctifié par M. Dupont; il y a passé quarante années de sa vie dans la pratique des plus saintes vertus. De cette demeure la dévotion de la sainte Face s'est répandue dans le monde entier. C'est là que ce grand serviteur de Dieu a obtenu par ses prières tant de grâces et tant de guérisons.

Depuis sa mort, arrivée en 1876, les pèlerins affluent toujours et l'on a transformé sa maison en chapelle où l'on vient prier devant la sainte image consacrée par un nombre prodigieux de merveilles.

Le salon et la salle à manger communiquent par une arcade et sont transformés en sanctuaire. La sainte Face est au même lieu où M. Dupont l'avait placée lui-même. Elle est ornée de pierreries. Les murs décorés aux couleurs de la Passion, en rouge et noir, sont couverts d'inscriptions et de pieux emblèmes.

Au-dessus de l'autel, la statue de Notre-Seigneur avec le roseau dans les mains. La lampe est placée devant; au-dessous du cadre, on a écrit :

Ostende faciem tuam et salvi erimus.

Les autres inscriptions relatent les circonstances de l'établissement de cette dévotion :

Ici, pour la première fois, le mercredi saint de l'an 1851, a été exposée et honorée d'une lampe devant brûler continuellement, une image authentique de la sainte Face, etc.

Deprecatus sum faciem tuam in toto corde meo.

Ici, pendant vingt-cinq ans, la sainte Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ a été vénérée et glorifiée par un fervent serviteur de Dieu, mort en odeur de sainteté le 18 mars 1876.

Sur un autre panneau les inscriptions rappellent les infirmes et les malades guéris et soulagés et les conversions opérées par la vertu des onctions de l'huile de la sainte Face, et des prières du serviteur de Dieu, etc.

A un autre endroit on voit cette inscription :

Ici a été remis le drapeau du Sacré-Cœur à un vaillant capitaine qui s'est couvert de gloire à Patay.

C'est là que le général Charette vint prendre le drapeau du Sacré-Cœur qui avait été brodé par les sœurs de la Visitation de Paray-le-Monial; de là le général se dirigea vers Orléans.

Il ne faut pas quitter Tours sans voir la cathédrale qui est admirable, et l'une des plus belles en France.

Une marche de deux heures nous conduit dans de vastes plaines où, en 735, Charles-Martel, à la tête de 50,000 cavaliers francs, fit reculer les 300,000 Arabes qui avaient envahi la France, et qui furent exterminés sous les murs de Poitiers.

Enfin, à six heures, nous arrivons à Bordeaux : la partie la plus pénible du chemin est terminée. Quelque temps nous est alors accordé pour nous reposer et nous recueillir; plusieurs pèlerins vont entendre la sainte messe.

Nous repartons vers huit heures et nous traversons le grand pays des Landes. Au bout de deux heures se présente Mont-de-Marsan, le chef-lieu. Ici encore un souvenir précieux : Au milieu de ces champs qui étaient stériles et dévastés par l'invasion de la mer, est né celui qui devait doter sa patrie de trésors inépuisables, les trésors de la charité : saint Vincent de Paul, le petit berger des Landes, plus tard le consolateur de tant de misères, l'inspirateur de tant de dévouements. En laissant son exemple et son esprit à ses disciples, prêtres, religieux, laïques bienfaisants, il leur a donné les moyens de résoudre, de notre temps, les plus difficiles problèmes de la politique et du paupérisme.

Ce n'est que vers midi que nous atteignons Pau, ville capitale de ce pays du Béarn, où sont nées deux grandes illustrations : Henri IV, l'aïeul du noble comte de Chambord, et la petite Bernadette.

Si l'on peut s'arrêter ici quelques instants, il est bon de monter sur la terrasse de la ville; on pourra contempler d'avance l'admirable pays où se sont accomplis les merveilles que l'on vient honorer.

Faites quelques pas, vous verrez tout à coup se déployer devant vous la grande chaîne des Pyrénées, sur un rayon de 30 à 40 lieues. Le premier coup d'œil remplit de ravissement. C'est un panorama immense, qui occupe toute la ligne de l'horizon, et qui se présente plein de splendeur et de majesté. A mesure qu'on le contemple on distingue de nouveaux sujets d'admiration.

A la base de la terrasse coule un torrent qui précipite vers la mer ses eaux bleues, frangées d'argent; puis des collines entassées sur des collines, qui sont les contreforts des montagnes. Au-dessus, les géants pyrénéens, couverts de neige, font éclater leur blancheur entre la

fraîche verdure de ces collines et l'azur éblouissant du ciel, qu'ils percent de leurs sommets aigus. Du haut de ces sommets descendent d'immenses traînées de blocs de glace, amoncelés les uns sur les autres, qui présentent l'aspect d'escaliers dont les marches énormes réfléchissent, comme des miroirs, les rayons du soleil.

L'éclat en est si grand, que l'atmosphère s'illumine jusqu'à vos pieds.

Ces clartés vous rapprochent du ciel, et il semble que ces blocs étincelants sont les degrés que Marie a foulés de son pied, quand elle est venue communiquer avec Bernadette. C'est un commencement de vision céleste.

Enfin on a la douce satisfaction de savoir que l'on n'a plus que cinquante minutes pour arriver à Lourdes. Le cœur commence à battre; on sent qu'on est près d'un centre de merveilles.

Le chemin de fer vous fait passer rapidement devant les sites les plus variés. Que de splendeurs à mesure que l'on s'enfonce dans les gorges des montagnes! Ici l'on domine des torrents, là on passe au pied des rochers gigantesques, plus loin, on entre dans des conduits souterrains, d'où l'on sort plus sensible à l'éclat du jour, à la beauté du ciel, aux riches couleurs de la nature verdoyante. Tout à coup les montagnes se divisent et, au milieu de trois grands sommets, l'on aperçoit la ville et la vallée de Lourdes. Vous êtes arrivés.

Au milieu de la ville, sur le haut des rochers escarpés, s'élève majestueusement le vieux château avec ses constructions hardies. Les guides anglais nous disent qu'un lord Elgin y a été retenu prisonnier pendant la guerre d'Espagne en 1808. A droite, apparaît la nouvelle église, et son clocher d'une pierre blanche comme le marbre. Enfin, au niveau du torrent, nous voyons la grotte miraculeuse, resplendissante de lumières, environnée de fidèles prosternés et priant aux pieds de Marie, dont la blanche statue se détache sur les ombres de la grotte.

Ah! comme cette vue est saisissante. Cet endroit est bien le vestibule du ciel et le lieu des communications divines. Là Marie s'est manifestée à Bernadette; là, tous les jours, elle révèle sa présence par de nouveaux prodiges. D'ailleurs, vous ne le sauriez pas encore, que la riche illumination et le recueillement des fidèles diraient assez que vous êtes sur le théâtre des merveilles du Dieu souverain.

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

LE PAPE ET LE CLERGÉ IRLANDAIS

Voici le texte de la lettre qu'à la demande du Saint-Père, la Sacrée Congrégation de la Propagande a adressée de Rome le 11 mai, à chacun des évêques d'Irlande. C'est un document très important et qui a causé une profonde sensation en Irlande et en Amérique :

"Quoi qu'il en soit de M. Parnell lui-même et du but qu'il poursuit, il est prouvé, à tout événement, que plusieurs de ses partisans ont, en plus d'une occasion, adopté une ligne de conduite en contradiction ouverte avec les règles tracées par le Souverain Pontife dans sa lettre au cardinal-archevêque de Dublin, et contenues dans les instructions envoyées aux évêques d'Irlande par cette Sacrée Congrégation et unanimement acceptées par eux à leur dernière réunion à Dublin. Il est vrai que suivant ces instructions, il est permis aux Irlandais de travailler à obtenir le redressement de leurs griefs et de revendiquer leurs droits, mais en observant toujours le divin précepte de chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et en se rappelant qu'il n'est pas permis de servir une cause, quelque juste qu'elle soit, par des moyens illégitimes.

"Il est donc du devoir de tous les membres du clergé, et surtout des évêques, de contenir les esprits échauffés de la multitude et de saisir toutes les occasions de les rappeler, par des exhortations opportunes, à la justice et à la modération, qui sont nécessaires en toutes choses, de sorte qu'ils ne se laissent pas entraîner, par l'ambition du succès, à prendre le mal pour le bien ou à mettre leurs espérances de prospérité publique dans des actes criminels. D'où il suit qu'il n'est pas permis à aucun des membres du clergé de se départir de ces règles elles-mêmes, ou de participer ou d'encourager d'aucune façon des mouvements incompatibles avec la prudence et avec le devoir de calmer les esprits.

"Il n'est certainement pas défendu de prélever des souscriptions pour le soulagement de la misère en Irlande; mais en même temps, les règles apostoliques rappelées ci-dessus condamnent absolument les souscriptions qui ont pour but d'enflammer les passions populaires et doivent servir de moyen pour porter les hommes à la révolte contre les lois. Par-dessus tout, lui, le clergé, doit se tenir à l'écart de ces souscriptions, quand il est manifeste qu'elles soulèvent la haine et les dissensions, que des personnes distinguées sont acca-

blées d'insultes, quand jamais d'aucune façon on ne censure les crimes et les meurtres dont se souillent des hommes méchants, et surtout quand on affirme que la mesure du vrai patriotisme est en proportion du montant d'argent donné ou refusé—de façon à soumettre les gens à la pression de l'intimidation.

"Dans ces circonstances, il doit être évident à Votre Grandeur que la souscription ditée le "Parnell Testimonial Fund" ne peut être approuvée par cette Sacrée Congrégation; et conséquemment on ne saurait tolérer qu'aucun ecclésiastique, encore moins un évêque, y prennent part d'aucune façon, en la recommandant et l'encourageant.

"En attendant, nous prions Dieu qu'il accorde longue vie à Votre Grandeur."

COLLÈGE D'OTTAWA

Le comité des sept anciens élèves, nommés, le 25 mai, pour faire les arrangements nécessaires à l'effet d'avoir une première réunion annuelle des anciens élèves du collège d'Ottawa, le 19 juin prochain, et d'arrêter la constitution et les règlements à donner à la Société des Anciens Elèves alors projetée, s'est réuni au collège, le 28 mai dernier. Le Rév. P. Whelan, curé de St-Patrice, fut nommé président et MM. J.-L. Olivier et F.-R. Latchford furent élus secrétaires.

Sur la motion du Rév. P. Coffey, secondée par M. J.-A. Pinard, il fut résolu que la circulaire qui suit serait expédiée à tous les anciens élèves du collège d'Ottawa et que, vu le peu de temps qui reste avant la date fixée pour la première réunion annuelle et la difficulté que le comité rencontre à atteindre bon nombre des intéressés et à les informer des mesures déjà prises en rapport avec le but proposé, le 25 mai dernier, autrement que par la voie des journaux, la presse catholique serait priée de lui donner publicité.

CIRCULAIRE :

OTTAWA, le 28 mai 1883.

Les soussignés ont le vif plaisir de vous informer que le 25 courant, dans une nombreuse réunion des anciens élèves du collège d'Ottawa, sous la présidence de M. J.-J. Curran, Q.C., M.P., il fut résolu à l'unanimité qu'il serait désirable de former une société des anciens élèves de cette institution et de prendre immédiatement des mesures tendant à la réalisation de ce désir.

Pour mettre à effet cette résolution, un comité fut nommé, composé de Son Honneur le maire d'Ottawa, le Dr St-Jean, des RR. PP. Whelan, curé de St-Patrice, d'Ottawa, et Coffey, rédacteur du *Catholic Record*, à London, et de MM. G.-J. O'Doherty, avocat à Ottawa, J.-A. Pinard, J.-L. Olivier et F.-R. Latchford, avec mission de faire les arrangements nécessaires pour une grande réunion des anciens élèves du collège dans la salle de cérémonie de cet établissement le 19 juin prochain, à 4 heures p.m., et d'arrêter, pour la dite société, une constitution et des règlements qui seront examinés et discutés à la réunion projetée.

En conséquence, le comité vous prie instamment de vouloir bien être présent à cette réunion à l'heure et jour susdits.

Il compte aussi sur votre cordiale coopération pour promouvoir les intentions et pour réaliser les grandes espérances et les désirs unanimes applaudis dans cette réunion du 25 courant. Il sait d'avance que vous tiendrez, comme lui, à établir sur des bases solides une société dont le but est de faire honneur à notre *Alma Mater*, d'étendre son influence, de favoriser la cause de l'éducation catholique, de promouvoir les intérêts de la société civile, de développer parmi les anciens élèves eux-mêmes un esprit d'union fraternelle, qui ne saurait manquer d'être sous tous les rapports d'un avantage immense pour les membres de cette société, et enfin d'élever comme un monument durable, attestant le dévouement et la reconnaissance des élèves du collège d'Ottawa.

Vous êtes aussi invité à nous faire connaître aussitôt que possible, mais avant le 8 juin prochain, ce que vous pensez de ce projet et à nous communiquer à cet égard toutes les suggestions que vous jugerez utiles.

Sur le reçu de votre réponse, nous nous empresserons de vous expédier les principaux points de la constitution, tels que préparés par le comité, et aussi le programme de la réunion, qui doit avoir lieu le 19 juin.

Il n'est pas nécessaire de faire observer que les secrétaires seraient heureux de se mettre en relation épistolaire avec tout ancien élève qui n'aurait pas lu la présente circulaire avant le 8 juin, et qui désirerait prendre part à la réunion annuelle ou devenir membre de la société susdite.

Selon le désir du comité, nous publions avec plaisir cette circulaire, et prions nos amis de la presse catholique tant au Canada qu'aux Etats-Unis, de vouloir bien en faire autant. Les anciens élèves du collège d'Ottawa sont disséminés dans toutes les pro-

vinces de la Puissance du Canada et dans tous les Etats de l'Union américaine ; beaucoup d'entre eux occupent une position des plus importantes ; tous sont d'honorables citoyens dans la société où Dieu les a placés. Leur organisation en une société active et influente, qui s'efforce de réaliser le but élevé qu'ils se proposent, mérite les félicitations de tous les amis de l'éducation catholique et sera indubitablement d'un grand avantage pour cette cause si noble et si digne d'intérêt.

Nouveau pont suspendu de New-York à Brooklyn

(Voir gravure)

Nous publions aujourd'hui une gravure représentant cette merveille du génie moderne.

Un ingénieur distingué, qui avait déjà construit le pont suspendu du Niagara, M. John-A. Roebling, en fit les plans qui ont été exécutés en grande partie par son fils.

C'est au mois de mai 1870 qu'ont commencé les travaux proprement dits. On a commencé par le côté de Brooklyn, et les travaux d'établissement du côté de New-York ont été terminés en mai 1872.

On s'est mis alors à construire les piles, et bien que ce travail fut considérable, il a été relativement facile, comparé aux difficultés qu'on avait dû vaincre pour établir leurs fondations. Ces piles ont été élevées de 276 $\frac{1}{2}$ pieds ; à 118 pieds au-dessus du niveau de la rivière, elles comportent deux immenses arches de 120 $\frac{1}{2}$ pieds de haut et 31 $\frac{1}{2}$ pieds de large. La pile du côté de Brooklyn a été terminée en mai 1875, et celle du côté de New-York en juillet 1876.

Ces piles supportent quatre énormes câbles auxquels est suspendu le pont. Les câbles sont fixés à chaque extrémité dans un bloc de maçonnerie ayant 132 pieds de long sur 119 de large, élevé de 90 pieds au-dessus du niveau de la rivière et pesant 60,000 tonnes. Ce bloc d'ancrage est situé sur chaque rive à 930 pieds de la base des piles.

Les câbles se composent chacun de 5,000 fils d'acier, réunis d'abord en faisceaux de 278 fils chacun ; puis, avec 19 faisceaux on a formé un câble en les assemblant à l'aide d'un fil d'acier sans fin qui entoure le câble dans toute sa longueur. Pour constituer un câble, il a fallu passer le premier faisceau 278 fois d'un ancrage à l'autre à travers la rivière. Ce travail, commencé en juin 1877, a duré jusqu'en octobre 1878. La distance entre les deux piles est de 1,595 pieds 5 pouces. C'est la partie du pont située au-dessus de l'East River et sous laquelle passeront les navires, le tablier se trouvant au centre à 132 pieds du niveau de l'eau, marée haute. Mais ces 1,595 pieds 5 pouces ne forment pas la moitié de la partie suspendue du pont et le quart seulement de sa longueur totale.

Entre chacune des piles et les deux points l'un à New-York, l'autre à Brooklyn, où sont assurés les câbles, la distance est de 930 pieds, ce qui donne 1,860 pieds pour les deux côtés, et un total de 3,455 pieds pour la partie suspendue du pont. A partir des piles jusqu'aux points d'ancrage, le tablier passe au-dessus des rues qui avoisinent le port, des deux côtés de l'East River, à environ 90 pieds du sol. Pour y donner accès, il a fallu construire, du côté de New-York, une chaussée de 1,562 pieds de long, montant en rampe depuis Chatham street jusqu'à l'ancrage, et du côté de Brooklyn une seconde chaussée de 971 pieds de long. Si l'on ajoute ces chiffres à ceux que nous avons donnés plus haut, on voit que le pont et ses deux chaussées atteignent ensemble une longueur de 5,989 pieds, c'est-à-dire un peu plus d'un mille.

Le pont est partagé en cinq voies : les deux voies extérieures, c'est-à-dire celles qui touchent immédiatement les parapets de chaque côté du pont, sont réservées aux voitures, charettes et chevaux, montés et non montés ; longeant ces deux voies se trouvent deux autres voies intérieures sur lesquelles circulent les tramways mis en mouvement par un câble sans fin. Au centre du pont se trouvent une cinquième voie dominant les autres et réservée exclusivement aux piétons. A chaque extrémité du pont, on a construit un élégant embarcadère, rappelant en mieux les stations du chemin de fer élevé où viennent aboutir les lignes de tramway courant sur le pont.

Ajoutons que ce fameux pont a coûté \$15,000,000, et que M. Roebling, père, est mort depuis quelques années et que son fils, son successeur, est aujourd'hui un pauvre invalide incapable de quitter sa chambre.

ACCIDENT SUR LE PONT DE BROOKLYN

Mercredi de la semaine dernière, le pont de Brooklyn a été le théâtre d'un terrible accident, vers quatre heures et demie de l'après-midi.

Le pont était encombré, et, sur la plate-forme de la

tour du côté de New-York, la foule était si compacte que plusieurs personnes perdirent connaissance. Des cris de détresse se firent entendre, et aussitôt une panique s'ensuivit. Les gens qui venaient de Brooklyn, en proie à la plus grande frayeur, refoulèrent tout sur le passage et un grand nombre de personnes, hommes, femmes et enfants, furent précipités au pied des escaliers de la tour et écrasés.

La police de New-York ayant été prévenue, accourut aussitôt et ferma l'entrée du pont, puis se porta au secours des blessés, dont plusieurs furent transportés à l'Hôtel-de-Ville, à l'hôpital de Chambers street et ailleurs.

Un grand nombre de personnes, dont la plupart des femmes et des enfants, ont été écrasés. On ne saurait décrire la scène qui s'est passée au moment de la panique qui a duré une vingtaine de minutes.

L'accident est arrivé sur l'ancrage du côté de New-York, où aboutit la voie du milieu et où deux escaliers, de sept degrés chacune, conduisent à la voie de New-York. Il était quatre heures environ et le pont était encombré d'une extrémité à l'autre. Une femme qui gravissait les degrés du premier escalier tomba et fut foulé aux pieds par les passants.

M. F. Richards, un des gardiens du pont, qui était sur la voie en haut des escaliers, voyant le danger qui menaçait cette femme, se fraya un chemin à travers la foule et la releva. Pressés de tous côtés, ils tombèrent tous deux, mais, faisant un effort désespéré, Richards parvint à se remettre sur pied et à relever une seconde fois la pauvre femme. Celle-ci, effrayée, poussa de hauts cris qui attirèrent la foule de ce côté, et c'est alors qu'il se produisit un choc épouvantable.

Les personnes qui étaient au pied des escaliers furent poussées en avant ; plusieurs s'affaissèrent et furent écrasées. Les personnes qui venaient du côté de Brooklyn furent poussées aussi jusqu'au pied des escaliers, refoulant celles qui s'y trouvaient déjà, et alors commença une lutte terrible, chacun défendait sa vie avec désespoir.

Cette lutte, épouvantable à voir, durait depuis une vingtaine de minutes, lorsqu'un détachement de troupes arriva et força une partie de la foule à reculer du côté de New-York. La police et les pompiers, appelés sur les lieux, réussirent, après des efforts surhumains, à relever ceux qui étaient entassés les uns sur les autres et à leur frayer un chemin.

On porte le nombre des morts à vingt et celui des blessés à vingt-six, mais il est certain que le nombre des victimes est plus considérable.

CHOSSES ET AUTRES

On annonce que l'hon. M. Wurtele, trésorier de la province, doit se fixer définitivement à Québec.

M. E. Blain de Saint-Aubin vient d'être nommé assistant-traducteur de la Chambre des Communes, en remplacement de M. Fabien Gingras, mis à la retraite.

Le parlement fédéral, qui avait été convoqué le huit février, n'a été prorogé que le 25 mai. C'est la plus longue session depuis la Confédération.

M. l'abbé Bruchési, de l'Université Laval, et M. l'abbé L. Lindsay, du collège de Lévis, partiront à la fin de l'année scolaire pour un voyage en Europe.

Une dépêche de source anglaise dit que le pape adressera sous peu une encyclique à tous les fidèles, dans laquelle il dénoncera les sociétés secrètes.

La nouvelle est malheureusement confirmée du massacre d'un missionnaire français, l'abbé Terrasse, et de quatorze indigènes catholiques, dans la province de Yunnan.

Mgr Moreau, évêque de St-Hyacinthe, et Mgr Lorrain, ont été nommés par les évêques de la province, pour faire enquête dans les contestations entre Laval et Victoria.

La France et la Chine se préparent activement à la guerre, qui paraît inévitable entre les deux puissances. On peut s'attendre même que les hostilités vont bientôt commencer.

Il est rumeur que sir John A. Macdonald recevra, avant le départ du marquis de Lorne pour l'Angleterre, quelque nouvelle marque de distinction de la part de Sa Majesté.

Mgr Fabre a conféré le titre d'apôtre de la colonisation au Révd curé Labelle, de St-Jérôme, et l'apôtre de tempérance au Révd M. Martineau, du séminaire des Sulpiciens.

Il est rumeur que Mgr Taché, archevêque de St-Boniface, aurait demandé un coadjuteur, et on mentionne le nom du père Provincial des Oblats de Montréal, comme futur évêque.

Les brefs ont été lancés pour une nouvelle élection, dans le comté de Laval, rendue nécessaire par l'invalidation de l'élection de M. Leblanc. La présentation a lieu aujourd'hui et la votation est fixée au 14.

Il y a eu, la semaine dernière, à Québec, une assemblée du barreau pour aviser aux moyens de faire une solennelle réception à l'honorable sir John Coleridge, lord juge en chef de l'Angleterre, qui doit visiter notre pays.

Le *Canadien* annonce que M. Dunscomb, percepteur des douanes à Québec, sera mis à la retraite le 1er juillet. On croit qu'il sera remplacé par l'honorable M. Blanchet, ancien président de la Chambre des Communes.

Le R. P. Soulier, de la congrégation des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, est arrivé par le dernier steamer de la ligne Allan. Il se rend au Nord-Ouest en qualité de visiteur officiel. Il est parti avec Mgr Grandin.

Les autorités militaires ont décidé que les concours des batteries d'artillerie auront lieu désormais sur le même terrain, dans chaque province, ce qui leur donnera à toutes le même avantage. Les batteries de la province de Québec iront tirer à l'île d'Orléans, et celles d'Ontario iront à Toronto.

On dit que le marquis de Lorne restera en Canada jusqu'à la fin d'octobre et que son successeur arrivera avant la fin de novembre. A son arrivée en Angleterre, le marquis de Lorne sera élevé à la pairie. La princesse Louise partira, dit-on, vers la fin de juillet et se rendra aux eaux de Marienbad, où elle a déjà séjourné en 1881.

M. le curé Rousselot, dont tout le monde connaît l'esprit entreprenant, a acheté 2,000 acres de terre près de St-Jérôme, où il érigera un orphelinat de jeunes gens à qui l'on apprendra l'art agricole. La maison sera sous la direction d'un ordre religieux français qui s'y entend bien en fait d'agriculture.

Le *Diritto*, journal publié à Rome, dit que le baron Von Schloser, représentant de l'Allemagne dans les négociations avec le Vatican, va quitter Rome sous peu pour n'y plus revenir. Les négociations ont échoué et les relations entre l'Allemagne et le Vatican ne sont pas cordiales.

Maladies de Bright et Diabète.—Faites attention à tous ces médicaments qui sont vendus pour la guérison de toutes les maladies du foie et des rognons—ils ne font que soulager sans guérir radicalement. Le seul spécifique contre ces maladies sont les Amers de Houblon—cure certaine et définitive.

DE TOUT UN PEU

On doit construire un steamboat en papier à Hausingburn, N.-Y., pour certains sportmen de Pittsburg. L'essai a déjà été fait en petit, et il a parfaitement réussi.

Le docteur Nélaton, qui vient de mourir à Paris, disait à son fils et à son gendre, la nuit qui précéda sa mort :

—Faites beaucoup de bien en ce monde, mais faites-y le moins de bruit possible.

Voulez-vous savoir dans combien de temps les arbres que vous plantez donneront du profit ?

Voyez ce petit tableau extrait de la *Gazette des Campagnes* :

“ L'aune, à 12 ans, a 35 pieds de hauteur et 12 à 16 pouces de circonférence ;

“ Le frêne, à 17 ans, a 24 pieds de hauteur et 2 pieds de circonférence ;

“ Le pin, à 16 ans, a de 36 à 38 pieds de hauteur et 2 pieds 4 pouces de circonférence ;

“ Le sapin, au même âge, a 30 pieds de hauteur sur 17 pouces de circonférence.”

Une jeune fille allait mourir. La pauvre enfant paraissait n'avoir que quelques instants à vivre. Elle fit appeler son père, incrédule et athée, et lui prit la main :

—Mon cher père, je vais mourir dans quelques minutes ; dites-moi bien sérieusement, je vous prie, si je dois croire à ce que vous avez assuré si souvent en ma présence, qu'il n'y a ni Dieu, ni ciel, ni enfer, ou bien si je dois m'en tenir au catéchisme que m'a enseigné ma mère ?

Le père s'arrêta comme frappé de la foudre, puis, se penchant sur le lit de la malade :

—Mon enfant, ma chère enfant, lui dit-il avec des sanglots dans la voix, crois *seulement* ce que tu as appris de ta mère.



QUARANTE ANS !

Autrefois, lorsque sur ma tête
Le poids des ans semblait léger,
Toute mon âme était en fête...
Quand j'avais le temps de songer.

Oh ! c'est qu'alors la rêverie,
Amante féconde, venait
Berçer sur leur couche fleurie
Les enfants qu'elle me donnait.

Maintenant ma veille est morose,
Mon sommeil plein de rêves noirs ;
A mon aube pas une rose,
Pas une étoile pour mes soirs !

La réalité sérieuse
Toujours se dresse devant moi,
Et fait fuir la folle riuse
Qui chantait gaiement sous mon toit.

Quarante ans !... Demain j'aurai l'âge
Où l'homme cesse de monter...
Au sommet du pèlerinage
Hélas ! si l'on pouvait rester !...

Mais l'autre versant des montagnes
Déjà s'incline sous vos pas...
Et l'on voit de sombres campagnes,
Pays d'où l'on ne revient pas.

Jetez un coup d'œil en arrière
Sur le rude chemin tracé ;
En suivant la pénible ornière
Quel vestige avez-vous laissé ?

Honneurs, plaisirs, projets sans nombre,
Et baisers donnés ou rendus,
Tout s'est évanoui dans l'ombre...
L'ombre immense des jours perdus...

Ou, si quelque lueur scintille,
Douce comme un rayon naissant,
C'est l'éternel reflet dont brille
Le bien que l'on fait en passant,

Le sou qu'on jette à l'indigence,
L'appui prêt, l'amour de tous,
Un conseil, l'oubli d'une offense...
Voilà ce qui reste après nous !...

M. DES ESSARTS.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

VII

UN CŒUR SERRÉ

(Suite)

Elle le regarda fort sottement, du reste il faut avouer qu'elle n'avait pas d'yeux de rechange ; c'est dommage que cela ne s'achète pas comme une robe de bal.

—Je croyais, monsieur, qu'une bonne femme de ménage...

—Je ne saurais que louer vos intentions, interrompit Amédée profondément ironique, mais seulement les intentions ; je garde la conviction que la femme riche de loisir pour le bal peut laisser au pauvre cordonnier le droit de la chausser et à la couturière l'honneur et le bénéfice de faire ses robes.

—Alors, vous me blâmez ? demanda Elodie piquée.

—Je ne me le permettrais pas, mademoiselle ; une femme supérieure comme vous n'a pas de juges, elle n'a que des admirateurs ; j'exprimais très humblement mon opinion. Il y a tant de travaux de femme, même dans un ménage modeste, que j'aimerais à voir les mains blanches s'y exercer et laisser le cuir aux mains rudes et calleuses du savetier.

Elodie, étonnée de n'avoir pas autant de mérite qu'elle s'en supposait, essaya de sortir d'embaras par une autre voie :

—Et le plaisir, monsieur de porter son ouvrage ?

—Ce plaisir ressemble bien à l'amour-propre ; c'est une vertu qui n'est pas pure d'alliage ; il vaudrait mieux tricoter des bas.

—Il est bête, monsieur le professeur de rhétorique ! pensa Elodie qui dit fort sèchement : Tous les hommes ne sont pas de votre avis ; tricoter est un travail de vieille femme.

—Et le reste, mademoiselle, reprit avec animation Amédée, ennuyé de cette pécore, le reste c'est le travail du peuple ; n'empêchez pas sur ses droits ; puisque Dieu vous a donné l'argent qui paie son labeur, ne lui volez pas son salaire en faisant ce qui n'est pas de votre devoir d'état pour l'unique satisfaction d'être mal chaussée, mal gantée et de porter des chapeaux d'amateur.

—Est-ce que mon brodequin va mal ? demanda Elodie en avançant une horrible petite chaussure en satin français gris, dont les coutures se tordaient disgracieusement.

—Avec un joli pied, mademoiselle, on est toujours bien chaussé.

Et sur ce compliment général qu'elle pouvait s'approprier, et qu'elle s'appropriait, il reconduisit sa danseuse ; après l'avoir saluée, il poussa un soupir de délivrance.

—Triple âne, triple imbécile, pensait-il, celui qui épousera ce bas gris.

Et las de vulgarités, las de sottises, il reprit le chemin de son petit cottage où Annonciade, l'espérait, veillait.

En arrivant par la porte du jardin dont il avait une clef, il fut tout d'abord saisi par le doux repos qui planait sur sa demeure, repos si délicieux après le tourbillon dont il sortait. Il put entrer dans le salon sans bruit. Annonciade s'était en-

dormie sur son fauteuil, la lune qui la frappait de ses rayons la faisait paraître plus blanche que jamais. Il sembla à Amédée que sa vision du bal était palpable, que ses yeux ravis contemplaient bien la petite fée de ses jours de bonheur, qu'elle allait se lever, sourire et dire : vous êtes de la famille. Il s'arrêta longtemps à l'admirer ; la sensation la plus profonde de paix sereine et d'espérances s'empara de son être pour en calmer les agitations et les ennuis. Un secret existait entre lui et cette femme aimée, mais il sentait, en la voyant si calme, plongée dans ce sommeil d'enfant, que rien de triste, rien de coupable ne pouvait se cacher sous ce mystère.

Il s'approcha timide, tremblant, il voulait la voir de plus près et non l'éveiller ; la lampe brûlait encore d'une lumière affaiblie, suffisante cependant pour laisser voir un livre tombé des mains d'Annonciade sur sa robe ; à la page entrouverte, Amédée put lire : Imitation de Jésus-Christ. Ainsi, dans son absence, elle priait. Loin de s'abandonner, comme il le craignait, aux dangereuses rêveries du cœur, elle cherchait la force et le secours en Dieu. Amédée sentit son cœur envahi par l'émotion ; il avait douté de cette enfant dont la vie ne renfermait ni une faiblesse, ni une tache. De cet ange, ses yeux se portèrent au ciel ; il comprenait bien que s'il pouvait prier comme elle, comme elle il serait consolé. Il ne doutait pas de l'existence de Dieu, pas de son amour, pas de sa bonté, et pourtant il doutait qu'il écoutât sa prière, qu'il voulût l'exaucer.

Tout dans la nature semblait prier. Les fleurs qui demandaient de la rosée et Dieu la leur envoyait ; les marins et les voyageurs souhaitaient la lumière et les étoiles se levaient ; aux travailleurs fatigués Dieu accordait le silence protecteur du sommeil paisible, à l'oiseau l'abri d'un buisson ; au cœur agité qui, confiant se serait tourné vers lui, il aurait donné l'espérance.

Un mouvement d'Amédée éveilla Annonciade ; elle trahit une impression de joie en voyant son mari, elle n'espérait pas qu'il fût de retour sitôt et le grain de jalousie qui fermente dans toute tête de femme lui avait rendu cruelle l'attente de ce bal.

—Déjà ! exclama-t-elle.

—Est-ce donc trop tôt ? murmura Amédée ; je ne peux pas vivre longtemps loin de vous.

—Ne me trompez pas ainsi, dit-elle en se levant pour fuir cette voix aimée ; on tient ces propos à toutes les femmes, cela fait trop de mal d'y croire, puisqu'il faut se réveiller.

Les paroles d'Annonciade allèrent au cœur d'Amédée comme un reproche et comme une révélation. Il ne savait dans la demi-lumière qui frappait son intelligence sur qui portaient les soupçons de la jeune femme, mais il voyait clairement que là étaient ses griefs et qu'il lui serait doux et facile de les détruire. Cependant il devait y mettre de la réserve ; il n'ignorait pas qu'une idée dominante entrée dans l'âme d'une femme s'enracine par les procédés qui devraient la détruire et que le temps et la conduite sont les seuls remèdes à la jalousie. Il scruta son passé d'un regard sévère et rapide ; il en aurait, à ce moment, bien volontiers rayé quelques écarts, mais l'inflexibilité du fait accompli ne lui permettait que d'en gémir et de les faire oublier.

Pendant qu'en lui-même il faisait les réflexions qui précèdent, les grands yeux de la jeune femme, rivés sur son visage, y cherchaient la vérité, tandis qu'Amédée, surpris par l'attaque, gardait un silence accusateur.

Il le rompit :

—Je n'ai pas la prétention d'avoir vécu comme un ange, mais j'ai celle de vous aimer.

Annonciade, qu'avaient blessée l'hésitation et la lenteur de la réponse, éclata d'un rire faux.

—Si vous persistez dans ce genre de plaisanteries, je vais croire que la fatigue vous emporte dans le pays des rêves.

—Mon cœur dort toujours auprès des autres, mais il veille auprès de vous.

—Ah ! quelle phrase de roman ! parfaitement d'accord, du reste, avec cette toilette de bal ; l'esprit et le corps sont en tenue. Remettons la suite à demain, mon cher Amédée, et donnez-moi galamment la main jusqu'à ma chambre.

—Vous êtes blessante, Annonciade, mais qu'il soit fait comme vous le voulez ; l'heure de la justice sonnera et avec elle le bonheur.

—Voulez-vous ma main ? elle n'est point, élégamment gantée comme la vôtre.

Il arracha et déchira en mille pièces les Boivin gris-perle qui venaient d'avoir un légitime succès au bal :

—Pour toucher votre petite main aristocratique, murmura-t-il, aucune espèce de gant n'est digne, mais vous pouvez sans crainte la mettre dans celle d'un ami d'un loyal ami, qui ne pressera jamais avec bonheur d'autres doigts que les vôtres.

Il prit, pour la guider dans l'escalier, sa petite main moite et tremblante ; sa main d'homme aussi tremblait ; ce n'était pour tous deux ni de froid, ni de peur.

Quand il fut seul dans sa chambre, il réfléchit au mystère dont il croyait avoir la clef, déplora ses folies de jeunesse et peut-être aussi, mais tout bas, la curiosité des femmes qui veulent tout connaître.

VIII

VISITE IMPORTUNE

—On demande madame au salon, disait, environ quinze jours après le bal, la femme de chambre d'Annonciade.

—Moi ! une visite ?... Vous savez bien, Augustine, que je ne reçois personne, que je ne connais personne.

—C'est une grande dame venue en voiture dans une superbe toilette ; avant de descendre elle a demandé plusieurs fois au valet de pied si c'était bien là que demeurait le professeur de rhétorique, et, sur sa réponse, elle a quitté sa voiture et m'a priée de prévenir madame de sa visite.

—Cela doit être quelque erreur, murmura Annonciade ennuyée ; cette dame est sans doute la mère d'un élève ; je me rends au salon.

—Madame va changer de robe ?

—Vraiment non, je ne tiens point à plaire et je ne veux pas lutter avec ces dames de recherche de toilette.

—Cependant, pour la première fois que madame reçoit...

—Madame montrera qu'elle est simple et faite pour la retraite dans laquelle elle s'enferme, murmura Annonciade avec mélancolie.

—Si madame voulait... reudit avec instance la femme de chambre.

Annonciade s'achemina vers le salon sans écouter davantage ; elle était ennuyée qu'une visite importune vint la troubler dans l'asile où elle cachait ses peines et sa vie.

—Pourquoi le monde ne m'oublie-t-il pas ? soupirait-elle en entrant dans l'appartement.

Une femme qui n'était plus très jeune, mais qui conservait de nobles restes de grande beauté, se tenait debout, examinant curieusement les menus détails de la petite pièce dans laquelle on l'avait introduite. Rien ne devait flatter les goûts d'une femme riche ou prétentieuse. Une sévère sobriété avait présidé à l'ameublement de toute la maison, et si le bon goût se trahissait parfois, la simplicité dominait toujours.

Les deux femmes s'avancèrent l'une vers l'autre, se mesurant du regard et devinant dans ce premier coup d'œil les oppositions de leur nature.

—Qui ai-je l'honneur de recevoir ? demanda Annonciade.

—Mon nom vous est sans doute parfaitement inconnu, répondit l'étrangère en lui présentant une carte illustrée d'une couronne sur laquelle Annonciade lut : Comtesse Florine de Laboyrie. Mon seul titre, madame, pour oser me présenter chez vous, est ma fraternité avec un mauvais sujet qui fait partie de la classe de votre mari.

—En dois conclure, madame, reprit Annonciade avec une sèche politesse, que c'est Amédée que vous désirez voir, car vous ne supposez pas que je m'occupe de sa classe.

—Je ne suppose rien, madame, sauf l'influence naturelle que toute femme exerce sur son mari ; c'est à celle-là que je viens faire appel pour obtenir l'indulgence d'un grand garçon de dix-huit ans, très paresseux et très indiscipliné, parce qu'il se sait riche.

—Je vous assure, madame, que je suis complètement étrangère à ce qui concerne la classe d'Amédée et que vous plaidez beaucoup mieux votre cause que...

Elle s'arrêta au moment de dire, saisie d'une subite défaillance au cœur. Est-il donc vrai qu'une autre femme userait de son influence pour obtenir quelque chose d'Amédée ?

—Alors, madame, si vous me refusez votre concours, permettez-moi d'attendre le retour de votre mari pour réclamer sa bienveillance. Il est quatre heures, je crois, ajouta-t-elle en tirant une montre grande à peine comme un médaillon et tout enrichie de diamants, la classe est finie.

—Amédée sera ici dans quelques minutes, murmura Annonciade qui, en ce moment, eût voulu qu'il ne rentrât pas.

Elle comptait les instants au battement de son cœur. Ah ! quel abîme elle avait creusé à la souffrance ! En s'éloignant de la vie d'Amédée, elle s'était réduite à voir dans toute femme une rivale. Celle que ses yeux ne cessaient d'examiner avait en partage la beauté, la fortune et un titre nobiliaire ; n'était-ce pas pour combattre, si la coquetterie faisait partie de son lot, des armes bien puissantes et bien redoutables ? La raison lui disait en vain qu'Amédée était au-dessus d'un blessant soupçon ; l'affection qu'elle comprimait et qui dévorait son cœur, faisait taire la raison pour soulever les arguments de la passion, toujours si orageuse.

La porte s'ouvrit, Amédée entra. Annonciade était si absorbée qu'elle ne l'avait pas entendu venir. Elle tressaillit et fit un léger effort pour se retirer ; au fond, elle voulait rester. Amédée salua de l'air le plus gracieux la comtesse de Laboyrie :

—Quel rayon de soleil, dit-il, dans notre petit et modeste réduit ! Qui nous vaut, madame, la joie et l'honneur de votre présence ?

—Le désir de connaître madame, répondit la comtesse en se tournant vers Annonciade, et d'en faire un auxiliaire pour vous adoucir.

—Vous êtes trop riche de vous-même, reprit Amédée sur ce ton badin qui suppose une certaine familiarité dans les relations, pour avoir besoin d'aide ou d'influence auprès d'un pauvre professeur, qui ne fait trembler personne, pas même ses élèves.

Annonciade, toujours debout, fit un pas vers la porte, pendant qu'Amédée avançait avec empressement un fauteuil à la comtesse.

—Ne vous retirez pas, madame, dit celle-ci à Annonciade, je n'ai rien de particulier à dire à M. Amédée.

Le jeune professeur prit la parole avec vivacité, croyant servir Annonciade, dont il connaissait l'antipathie pour les visites :

—Excusez cette enfant sauvage, madame la comtesse, elle ne vit qu'au jardin avec ses plantes et ses fleurs.

La comtesse salua, Annonciade ouvrit et ferma la porte avec fracas :

—Il veut être seul, pensa-t-elle.

Étrange maladie que cette jalousie qui rongait si cruellement le cœur de la jeune femme. Pendant une demi-heure, elle erra comme une folle dans les allées désertes, brisant les branches, effeuillant les fleurs sans vivacité et machinalement, dans une absence de son âme, restée au salon, où madame de Laboyrie parlait classe, répétitions, retenues, congés, pensums et toutes choses aussi sentimentales.

Quand Amédée accourut au jardin, joyeux comme un écolier délivré, elle lui demanda sèchement :

—Quel est cette comtesse ?

—Une femme charmante, répondit Amédée sans prendre garde à la perfidie de la question, lui qui savait si bien pourtant qu'il ne faut jamais répondre à une femme sur une autre femme sans s'assurer avant qu'elle veut la vérité.

—Charmante ! dit Annonciade aigrement, vous n'êtes pas difficile, c'est une vieille femme.

—Une vieille femme de trente ans, reprit Amédée : l'expression est sévère.

—Toutes les femmes ont trente ans, continua Annonciade sur le même ton ; il est permis de tromper sur son âge, cela ne s'appelle pas mentir.

—Il est de fait, dit Amédée, qui s'apercevait un peu trop tard de sa maladresse, que ce genre de mensonge est un enfantillage que se permettent beaucoup de femmes. Quant à la comtesse, elle a peut-être cinquante ans, je ne l'ai pas très bien regardé.

—Bravo ! et vous la trouvez charmante sans la voir ?

—J'ai voulu dire charmante d'esprit, car à présent que je me souviens, elle a... oui, elle a des cheveux gris.

—On en a quelquefois à vingt-cinq ans, dit Annonciade, cela ne prouve rien. Et puis, vous avez mal vu, ajouta-t-elle, devinant les ménagements blessants dont Amédée usait, madame de Laboyrie a les plus beaux cheveux noirs du monde.

Peut-être les teint-elle ? murmura Amédée, à l'étroit dans sa défense.

—Une femme d'esprit ne descend pas là, reprit Annonciade toujours fort sèchement ; une femme d'un esprit charmant.

Elle appuya sur le dernier mot.

—Esprit de salon, dit Amédée cherchant à tourner la difficulté.

Annonciade rit amèrement :

—Elle avait une toilette charmante.

—Grande livrée, répondit le jeune professeur, riant, lui, de franc cœur.

La querelle n'alla pas plus loin.

Mais ce nouveau côté ouvert aux alarmes jalouses d'Annonciade arrêta l'élan de cœur par lequel Amédée espérait mettre un terme à l'espèce d'indifférence qui régnait entre eux. Plusieurs fois il fit allusion à l'heure qui avait suivi son retour du bal, il offrit des explications, la jeune femme ne voulut rien entendre. La première épine entrée dans son âme en avait mis à nu toutes les susceptibilités ombrageuses : rien, moins que rien, ravivait ses plaies.

Amédée abandonna la lutte. Il ne se détacha pas au fond ; mais il ne limita plus son horizon aux quatre coins de son jardin de mousse et de roses, il prit la vie commune, se disant qu'il s'était trompé sur le compte de mademoiselle de Ribienne, que sa jeunesse, sa beauté, son enjouement l'avaient empêché de s'apercevoir de l'absence de l'âme, ou que, pensée amère, elle ne possédait plus son cœur quand il l'avait épousée.

Ainsi revenaient toujours, de part et d'autre, les soupçons. Il y avait des heures de paix, des heures d'orage, de sécurité et de bonheur il n'y en eut jamais.

Les deux âmes étroitement attirées l'une vers l'autre, liées par le plus sacré des liens, vivaient exilées et déchirées, semeurtrissant sans cesse par un silence plus funeste que la mort.

Quand, dans le courant de l'année, Amédée annonça qu'il dinait chez la comtesse, qu'il allait à la campagne de la comtesse, chaque fois Annonciade reçut un coup mortel. Fièvre et timide, elle n'en témoigna rien. Elle ne scruta jamais elle-même jusqu'à quel point elle était blessée, elle voulait garder de toutes ses illusions mortes l'estime pour son mari.

(La suite au prochain numéro.)

LE COURONNEMENT DU CZAR

Moscou, 27 mai 1883.

Les cérémonies du couronnement sont commencées à sept heures ce matin. Elles ont été annoncées par le son de cent cloches à la fois et par une décharge d'artillerie.

De bonne heure ce matin, la foule commença à circuler dans les rues. Elle cherchait à s'assurer de lieux convenables pour voir passer la procession et cette partie des cérémonies que ceux qui n'ont pas l'avantage d'avoir un lieu convenable seront à même de voir durant toute la nuit.

Des soldats ont fait la patrouille durant toute la nuit. A six heures le matin plusieurs détachements de soldats allèrent faire une haie de chaque côté de la route par où devait passer la procession sur une longueur de quatre milles.

Tous les espaces vides, les fenêtres, les portes et les toits des maisons sur le parcours de la procession étaient encombrés de spectateurs.

Chaque lieu d'où l'on pouvait être témoin des cérémonies avait été loué à des prix excessivement élevés.

Tous les dignitaires qui devaient prendre part à la cérémonie se réunirent, d'après une convention faite à l'avance, à la cathédrale de l'Assomption, en dedans des murs du Kremlin.

A sept heures et demie, tous ces divers fonctionnaires entrèrent dans la cathédrale.

A huit heures, ils sortaient de la cathédrale en procession. On y voyait les princes des gouvernements étrangers, la noblesse de la Russie et des autres états de l'Europe, les ambassadeurs spéciaux et réguliers des pays étrangers et ayant leurs domiciles en Russie.

On avait pris toutes les mesures nécessaires pour empêcher qu'aucune personne qui n'y avait pas droit vint à s'introduire dans les rangs de la procession.

On exigeait de chaque personne, et à la porte du Kremlin et à celle de la cathédrale, un billet d'admission qui était soumis à un sérieux examen pour s'assurer de sa validité.

A la demande de l'ambassadeur d'Allemagne, quatre-vingts membres des corps diplomatiques se réunirent à sa résidence et de là se rendirent au Kremlin dans des carrosses richement décorés.

Le reste des corps diplomatiques se rendait à la tribune qui se trouve en dehors de la cathédrale, mais en dedans des murs du Kremlin.

Un chœur d'enfants chanta le *Te Deum*.

Puis au milieu du plus grand silence, tant en dedans qu'en dehors de l'église, le clergé, accompagné d'accolytes portant des croix, reçurent le czarewitch qui fut prendre place à droite du trône.

Lorsque la procession se mit en marche, les cloches de la cathédrale sonnèrent de nouveau et plusieurs fanfares se mirent à jouer.

Lorsque l'empereur et l'impératrice se montrèrent aux portes du palais, la foule immense qui l'entourait se découvrit aussitôt et les acclamèrent. L'enthousiasme était spontané et à son comble.

En tête de la procession royale se trouvait le maître des cérémonies accompagné de Herold, montés chacun sur un cheval blanc.

La procession était très longue. Elle comprenait les députés de l'Asie, de l'empire, les étudiants de l'Université, le clergé, les juges, la noblesse des diverses parties de l'empire.

Lorsque la procession atteignit les portes du Palais elle fut rencontrée par l'empereur revêtu de l'uniforme blanc des gardes impériales coloniales et par l'impéra-

trice. Cette dernière portait le costume national russe de velours noir orné de riches diamants. Elle portait une ceinture ornée de riches pierreries.

L'empereur et l'impératrice, au bras l'un de l'autre, furent se placer sous un riche dais porté par 32 généraux de la plus haute dignité militaire. Ils prirent place dans la procession.

Rendus aux portes de la cathédrale, l'empereur et l'impératrice furent reçus par l'évêque de Moscou et celui de Nougourod. Ils s'agenouillèrent en face des images placées à la porte de la cathédrale et s'inclinèrent profondément. Après quoi, ils se dirigèrent vers les anciens trônes d'ivoire et d'argent.

L'empereur Alexandre occupait le trône du czar Wladimir, l'impératrice occupait un fauteuil richement orné de bijoux et de pierreries.

En face des deux trônes se trouvaient deux tables sur lesquelles étaient placées les deux couronnes.

Aussitôt que l'empereur fut assis sur son trône, l'évêque de Nougourod lui demanda à haute voix : " Etes-vous un vrai croyant ? " L'empereur s'agenouilla et pour toute réponse lut à haute voix le *Pater* et le *Credo* de l'Eglise Grecque. L'évêque répondit alors : " Que la grâce du Saint-Esprit demeure avec toi. "

L'évêque fit ensuite suivant l'usage la sommation suivante : " S'il y a quelqu'un ici présent qui connaisse quelqu'un empêchement à ce que Alexandre, fils d'Alexandre, ne soit pas couronné, par la grâce de Dieu, Empereur de toutes les Russies, qu'il s'approche maintenant. Au nom de la sainte Trinité qu'il déclare quel est cet empêchement ou qu'il devienne muet pour toujours. "

Après cela l'évêque mit sur les épaules de l'empereur le manteau impérial d'hermine, et l'évêque de Moscou dit en même temps à l'empereur : " Couvre et protège ton peuple comme ce manteau est destiné à te protéger et te couvrir. " L'empereur répondit : " Je le veux, je le veux, Dieu aidant. " L'évêque de Nougourod, imposant alors les mains en croix sur la tête de l'empereur, implora sur lui et sur son règne la bénédiction du Tout-Puissant et lui remet la couronne de Russie en le sacrant Alexandre III.

Il appelle alors l'impératrice qui s'agenouille et reçoit la couronne d'impératrice de Russie.

Une fois le couronnement opéré l'archidiacre entonne le *Domine salvum fac Imperatorem*, qui est répété trois fois. Immédiatement après cette cérémonie, on sonne les cloches à toutes les églises de Moscou et un salut royal de 101 coups de canon est tiré.

Dans la cathédrale, les membres de la famille royale viennent féliciter leurs Majestés.

L'empereur se met ensuite à genoux et avec tout le clergé et le peuple ils adressent de ferventes prières pour le bonheur de l'empire et un long règne à l'empereur.

NOUVELLES DIVERSES

—Une troisième exécution, celle de Fagan, a eu lieu dans la cour de la prison de Kilmainham, à Dublin, en expiation des meurtres de Phoenix Park.

Quatrième exécution—Caffrey, trouvé coupable d'avoir participé aux meurtres de Phoenix Park, a été exécuté samedi dernier, à Dublin.

—Le *Herald*, de Montréal, a commencé à publier un résumé des écrits qui paraissent dans les journaux français.

—Le sultan du Maroc est attendu prochainement à Paris, d'où il doit se rendre à Aix-la-Chapelle pour y faire une cure.

—Un citoyen de cette ville est possesseur d'un poulet qui a cinq pattes. Ce phénomène vient de voir le jour à Outremont, près de Montréal.

—Une loi a été passée à Zurich (Suisse), pour rétablir la peine capitale, et le peuple, par un vote, a sanctionné cette loi.

—On ne s'attend pas à de sérieux engagements, au Tonquin, avant le milieu de juillet, lorsque les Français seront prêts à prendre l'offensive.

—Nous regrettons d'apprendre que la Société Postale Française de l'Atlantique a cru devoir suspendre ses services entre la France et le Canada.

—Quatre conspirateurs, de la société secrète de la *Main Noire*, accusés de meurtre, à Xérès (Espagne), ont été condamnés à mort.

—On mande de Syracuse (Etats-Unis), que la sauvage Dinah John est morte sur la réserve des Onondagas, à l'âge de 112 ans.

—Le Musée de Londres vient de faire l'acquisition d'un tableau de Raphaël, représentant *Mars et Apollon*.

Cette toile a été achetée 100,000 francs, par M. Morris Moore.

—Les cinquième et sixième volumes de l'Histoire de la guerre civile des Etats-Unis, par le comte de Paris, viennent de paraître.

—Le *Sardinian*, parti jeudi dernier de Liverpool, nous amène un certain nombre d'enfants pauvres des deux sexes qui seront placés dans les familles canadiennes.

—La course en chaloupe qui vient d'avoir lieu à Pointe-des-Pins (Etats-Unis), entre Hanlan et Kennedy a été gagnée par Hanlan, qui conserve ainsi son titre de champion.

—Cinquante hauts fourneaux ont été éteints à Reading (Etats-Unis), par suite de l'état de marasme du commerce de fer. Nombre d'ouvriers sont sans ouvrage.

—L'hon. M. Kirpatrick, orateur de la Chambre des Communes doit épouser, au commencement de juillet, mademoiselle Bella L. MacPherson, fille de l'hon. M. MacPherson, président du Sénat.

—Abd-El-Kader est mort à Damas, après une longue et douloureuse maladie. Le gouvernement français a annoncé au fils d'Abd-El-Kader qu'il paierait les frais des funérailles de son père.

—On a commencé, il y a quatre ou cinq jours, dans l'île de Bedloe, sur laquelle doit être érigée la " Statue de la Liberté," la démolition de l'hôpital de la marine et fait d'autres travaux préparatoires à la pose de la statue.

—Il vient de se former, à Montréal, sous le nom de " Compagnie de chemin de fer Union Jacques-Cartier," une compagnie qui fera construire un embranchement pour relier le Grand-Tronc au chemin de fer du Nord. La nouvelle voie partira de Lachine.

—Une dépêche de Rome dit que le Saint-Père doit faire bientôt un appel à tous les évêques de la chrétienté pour qu'ils s'efforcent d'augmenter les contributions au denier de Saint-Pierre, dont les recettes actuelles seraient insuffisantes pour répondre aux besoins créés par la situation faite à l'Eglise par ses ennemis.

—On est à signer une requête demandant à nos échevins d'affecter une somme de \$1,000 pour procurer aux citoyens de la musique militaire dans le jardin Viger, tous les mardis des mois de juin, juillet et août, et sur la place Dominion tous les jeudis durant le même espace de temps.

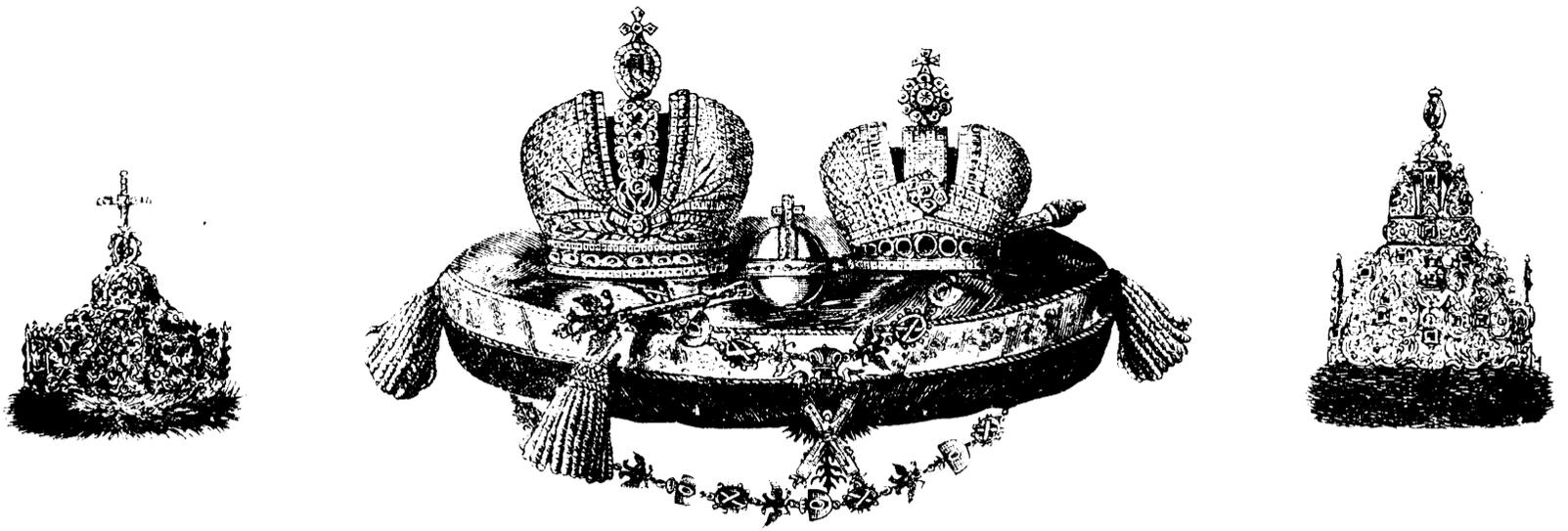
—Si vous êtes conduit au bord de votre fosse par l'usage de tous ces médicaments de charlatans qui prétendent guérir toutes les maladies, essayez les Amers de Houblon pour les maladies des voies urinaires ou des rognons, et vous serez certains de guérir ; de plus, c'est le meilleur remède de famille connu.

—Les anciens élèves du collège de l'Assomption doivent se réunir le 10 juin prochain, dans le but de célébrer les noces d'or de cette institution. Les autorités du collège font de grands préparatifs pour recevoir dignement leurs hôtes. La fête, qui sera fort imposante, durera deux jours. On construit même une salle publique tout exprès pour les séances qui s'y tiendront.

A partir du 1^{er} juillet prochain, on pourra échanger des mandats d'argent avec l'Allemagne et la Suisse, et à partir du 1^{er} août, avec la Belgique, aux mêmes conditions qu'avec l'Angleterre et les Etats-Unis. Le gouvernement a signé des conventions à cet effet avec les gouvernements de ces pays. On pourra aussi, à partir du 1^{er} juillet, faire les mêmes opérations avec l'Autriche, la Hongrie et la Roumanie, par l'intermédiaire de la Suisse.

—Dimanche après-midi a eu lieu la réunion des membres de la section des typographes de l'association Saint-Jean-Baptiste. Cette assemblée a eu lieu dans les bureaux du *Herald*. Le but de la réunion était de nommer des officiers pour l'année courante et de prendre des mesures relatives à la célébration de la fête nationale de la Saint-Jean-Baptiste. Beaucoup de membres étaient présents, et cette réunion était la plus nombreuse qui ait encore eu lieu jusqu'à présent. On procéda à l'élection des officiers pour l'année courante. Voici le résultat : A. Sabourin, président ; Ed. Généreux, vice-président ; D. Langevin, secrétaire ; M. Lafontaine, trésorier ; Boudreault, commissaire-ordonnateur.

Toutes communications relatives à la célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste devront être adressées au secrétaire, bureau de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury.



COURONNES DU CZAR ET DE LA CZARINE—LE SCEPTRE—LE GLOBE IMPÉRIAL ET LE GRAND CORDON DE L'ORDRE DE SAINT ANDRÉ.



LE COURONNEMENT DU CZAR—LA PROCESSION DES JOYAUX DE LA COURONNE.

LE BAROMÈTRE CHAMPÊTRE

Nous voici dans la saison de la villégiature, des grandes promenades à travers champs et à travers bois. Il est donc plus important que jamais d'être renseigné sur les variations atmosphériques.

Nos lecteurs pourront faire leur profit des observations suivantes empruntées au *Bulletin de la Société protectrice des animaux*.

Avant la pluie.

- Les hirondelles rasant la surface du sol.
- Les lézards se cachent.
- Les oiseaux lustrant leurs plumes.
- Les mouches piquent fortement.
- Les poules se grattent et se vautrent dans la poussière.
- Les poissons sautent hors de l'eau.
- Les canards et les oies battent des ailes, crient et se baignent.
- Les bêtes à cornes mettent le nez au vent pour aspirer l'air, puis se rassemblent en troupes aux angles des prairies ou à l'ombre, en plaçant leur tête en arrière du vent.
- Les moutons quittent le pâturage avec regret.
- Les chèvres choisissent les lieux abrités.
- Les ânes braient longuement et fréquemment et secouent les oreilles.
- Les chiens paraissent engourdis.
- Les coqs battent des ailes et chantent à des heures inaccoutumées.
- Les paons crient du haut des arbres.
- Les moineaux s'assemblent en troupes nombreuses à terre ou dans les haies et poussent tous ensemble des cris incessants.
- Les grenouilles coassent.
- Les rouges-gorges s'approchent des habitations.
- Les abeilles quittent avec défiance leurs niches et ne s'en éloignent guère.
- Les fourmis transportent activement leurs œufs (coques).
- Les grosses espèces de limaçons et d'hélices font leur apparition.

Quand le temps va être beau.

- Les tipules et les cousins volent, le soir, en colonnes nombreuses qui s'élèvent dans les airs.
- Les rainettes qu'on tient dans un bocal s'élèvent sur de petites échelles.

AUX MARIS

Ne croyez pas qu'en prenant une femme vous avez acheté une esclave.

Ne croyez pas que votre femme n'est pas susceptible d'apprécier ce que vous faites pour elle, le mariage n'a pas changé sa nature, il n'a changé que sa position vis-à-vis de vous.

Ne vous croyez pas dispensé d'avoir pour elle les attentions que les gens polis ont pour les uns les autres. Elle saura les apprécier tout comme une autre femme.

Ne soyez pas grondeur et grossier dans votre ménage, il est tout probable que vous en seriez encore à poser vous-même les boutons de vos chemises.

Ne donnez pas à penser que votre femme est une dépense onéreuse, en lui donnant de mauvaise grâce ce qu'elle a besoin. Donnez-le lui gracieusement, comme avec plaisir. Elle sera contente et vous aussi.

Ne vous occupez pas des affaires de la maison, c'est elle que cela regarde. Vous n'avez pas plus le droit d'aller voir à la cuisine que votre femme n'a le droit d'aller à votre bureau et commander vos employés.

Ne lui reprochez pas les extravagances de sa toilette avant d'avoir cessé de gaspiller votre argent en tabac, en cigares, en whisky.

Ne laissez pas, par économie, votre femme à la maison y berçant les enfants, tandis que vous allez au théâtre ou que vous dépensez une piastre pour jouer au billard.

Ne prenez pas votre souper à la course pour vous sauver ensuite afin d'aller vous amuser loin de votre femme. Avant votre mariage, vous auriez voulu passer toutes vos soirées avec elle.

Ne restez pas dehors jusqu'à minuit à flâner ou à jouer tandis que votre femme est à la maison songeant à votre négligence et à son désappointement.

Ne croyez pas que la femme que vous avez promis d'aimer, de chérir et de protéger, est devenue votre servante par son contrat de mariage.

Ne croyez pas que sa nourriture et son habillement soient une compensation suffisante pour ce que votre femme fait pour vous.

Ne vous attendez pas à ce que votre femme vous aime et vous honore si vous vous en rendez indigne.

Ne vantez pas votre femme en public; ne la maltraitez pas quand vous êtes seul avec elle.

Ne vous étonnez pas si votre femme perd sa gaieté, lorsqu'elle travaille du matin au soir pour assurer le bien-être d'un égoïste qui ne sait pas l'apprécier.

UN CŒUR DE REINE

C'est, après tout, un avantage d'être femme et reine lorsqu'il s'agit de récompenser d'une manière effective et affectueuse un acte héroïque. La reine Victoria a cette prérogative, et ce n'est que justice de reconnaître qu'elle s'en sert avec une discrétion admirable et parfaite.

Deux soldats anglais, nommés Melville et Coghill, furent tués à la bataille de Isandula, dans le Zululand, en voulant reconquérir le drapeau de leur régiment. Leurs veuves ont eu la pension à laquelle elles avaient droit, mais Notre Gracieuse Souveraine a trouvé, dans son cœur de femme, une autre récompense pour leur bravoure. Elle donna à l'impératrice Eugénie deux couronnes, et l'impératrice, après avoir fait son douloureux pèlerinage à l'endroit où avait été tué son fils, poursuivit son voyage jusqu'à ce qu'elle eût trouvé les tombes de ces deux obscurs soldats anglais, et elle déposa dessus, de ses propres mains, les deux couronnes. Ensuite, elle écrivit à la reine lui faisant la description du lieu solitaire et grandiose où ils avaient été enterrés, les circonstances de leur mort, telles qu'on les lui avait fait connaître, ajoutant quelques mots très sympathiques pour eux et très flatteurs pour la Souveraine qui avaient de si bons soldats. Tout cela, la reine le copia elle-même et l'envoya aux deux veuves avec une lettre de condoléance très affectueuse.

N'est-ce pas là une action digne d'une reine et d'une femme! Même pour une américaine positive pleurant ses morts, l'idée que ces deux femmes, qui se sont assises sur des trônes, ont souffert comme elle et lui offrent leurs sympathies, serait une consolation.

Pour des filles de la loyale Angleterre, quelques mots écrits par la main de la Souveraine ont plus de valeur que toutes les pensions et les récompenses.

A Vienne, un jeune homme, très bien de son physique et d'un caractère agréable, mais dépourvu de fortune, a eu l'idée ingénieuse de mettre en loterie sa propre personne. Les billets ne sont que de 50 kreutzers, mais ils ne peuvent être délivrés qu'aux demoiselles.

En effet, le jeune homme s'engage à épouser celle qui gagnera, et qui, outre un charmant mari, recevra en dot les 10,000 florins que doit produire la loterie.

Cependant, si le numéro sortant devrait appartenir à quelque sexagénaire plus ou moins contrefaite, le contrat tiendrait-il encore?

Le *Lancet*, de Londres, rappelle l'accident arrivé à Gambetta alors qu'il était encore enfant. Un outil, échappé des mains d'un tourneur, vint le frapper en pleine figure, le privant de l'usage de ses yeux.

Avec les années, l'œil atteint grossit démesurément, à tel point qu'en 1867, Gambetta, présenté par un ami au célèbre oculiste, De Wecker, consentit à le faire extraire. De Wecker conserva l'œil, mais finit par le prêter au professeur Iwanoff. Deux ans après, celui-ci mourut et l'œil passa avec la collection d'Iwanoff en la possession du duc Charles de Bavière, frère de l'impératrice d'Autriche, qui l'a toujours conservé depuis.

- Vous avez demandé à me parler? fait le patron.
- Oui, monsieur.
- De quoi s'agit-il?
- Je viens soumettre à votre équité une réclamation à laquelle, je n'en doute pas, vous ferez bon accueil.
- Laquelle? Je vous écoute.
- Rien de plus légitime. Je fais dans la maison la même besogne que Z... et je gagne 30 francs de moins par mois. Est-ce juste?
- Non, mon ami; vous avez raison... Je vais diminuer Z... de 30 francs!

La Consomption guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand.—W. A. Novas, 148, Power's Block, Rochester.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LES ÉCHECS

Montréal, 7 juin 1883.

Adressez les communications concernant ce département O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

No 359.—MM. F. Gingras, Trois-Rivières; L. O. P., Sherbrooke; J. T. Boivin, St-Jérôme; C. H. Provost, Ottawa; H. Bégin, S. Tudieu, O. Pigeon, V. Gagnon, Québec; Honoré M., Louiseville; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. P., Sorrel; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; I. Lamoureux, Lowell; J. Dubé, E. Lafrenaye, P. Maurien, L. Argis, D. Fabien, Montréal; G. P., Arthabaska; I. L., Saint-Jean; E. Grignon, St-Jérôme.

TOURNOI INTERNATIONAL DE LONDRES

—Une dépêche de Londres annonce que le Rév. M. Skipworth s'est vu forcé d'abandonner la lutte pour cause de maladie.

—Un des amateurs les plus forts et les plus connus de Londres, M. Hirschfeld, a donné un grand dîner auquel étaient invités les joueurs du grand tournoi, les membres du comité et les représentants de la presse échiquéenne. Les honneurs de la maison ont été faits par madame Hirschfeld avec autant de grâce que de distinction.

Toutes les santés d'usage en pareille circonstance ont été portées conformément aux us et coutumes de l'Angleterre. M. Rosenthal (Français) a porté un toast au "Saint-Georges Chess Club" et à M. Minchin, l'hon. secrétaire de ce cercle, que l'on peut considérer à bon droit comme ayant été l'âme de cette grande et belle lutte.

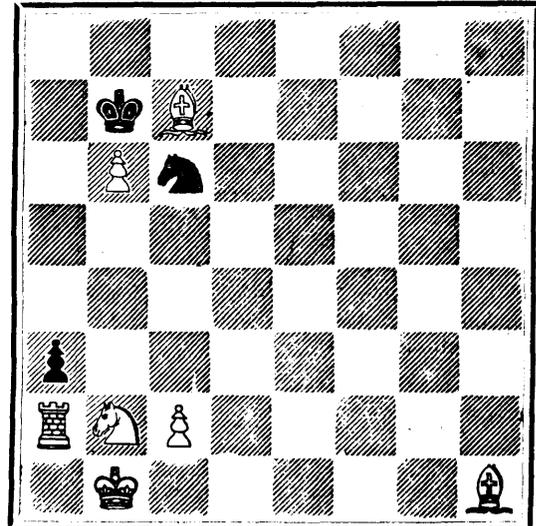
—Le tableau suivant donne la position des concurrents jusqu'à la date du 28 mai :

LÉGENDE : 1 Gagne — 0 Perd — ½ Nulle.	JOUERS.	
	Bird	Parties gagnées.
Bird	0	1
Blackburne	1	1
English	1	1
Mackenzie	1	1
Mason	0	1
Mortimer	1	1
Noa	0	1
Rosenthal	1	1
Sellman	1	1
Skipworth	1	1
Steinitz	0	1
Tschigorin	0	1
Winawer	1	1
Zukertort	0	1
14	8	9

PROBLÈME No. 360

Composé par M. T. D. S. MOORE

noirs.—3 pièces.



BLANCS.—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 359.

- Blancs. 1 P se F (fait C)
- 2 D ou C échec et mat.
- Noirs. 1 Ad libitum.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 20 mai

GRAVURES : Toilette noire en satin et dentelle.—Cinq ombrelles.—Costume de promenade.—Manteau de voyage.—Chapeau capeline en paille.—Deux garnitures brodées.—Toilette d'intérieur.—Toilette bleue en satin et velours.—Toilette noire.—Toilette de dîner et de soirée.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—La Marraine (suite et fin).—Le Gant et la Main.—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récitations en famille.—Solutions des Récitations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Sept chapeaux.

PATRONS ET BRODERIES.—1er Côté.—Patrons : Corsage de toilette de jeune fille.—Corsage de toilette noire.—Corsage de toilette de dîner.—Corsage et polonaise.—2e Côté.—Broderies : Cinq alphabets.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

PENSÉES

Il n'y a rien de si sensible à un cœur noble et généreux que de témoigner sa reconnaissance. Un bienfait qu'on reçoit, ne se fait jamais mieux sentir que quand on peut le payer par quelque service. *Fléchier.*

Le cœur ne se contente pas de ses sentiments, il veut s'exprimer par les actions, ou du moins par les louanges ; et pour être en repos il veut avoir le plaisir de rendre les bons offices qu'il a reçus. *Fléchier.*

L'humanité nous fait sentir le besoin de secourir nos semblables. Les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie. *Lambert.*

Votre première attention doit être à perfectionner votre cœur et ses sentiments ; vous n'avez de vertu sûre et durable que par le cœur. C'est lui proprement qui vous caractérise. *Lambert.*

VARIÉTÉS

—Eh bien ! comprends-tu ça ?... Z... directeur de journal !

—Et d'un journal réactionnaire, encore !

—Mais il change d'opinions comme de chemise.

—Pas tant que ça ! Je lui en connais une qu'il a toujours gardée.

—Pas possible ! Et laquelle ?

—L'opinion... qu'il a de lui-même.

En classe :

—Combien y a-t-il de pôles ?

—Quatre, monsieur.

—Comment quatre, vous faites erreur ?

—Mais non, puisqu'il y a les pôles qu'on nomme arctique, antarctique et l'é-paule droite et gauche.

SITUATION DEMANDÉE

Une institutrice, d'une longue expérience dans l'enseignement, munie d'un diplôme d'école-modèle de l'École Normale Laval, capable d'enseigner le français et l'anglais et possédant les meilleurs certificats, sera disponible à la fin du mois de juin.

S'adresser à

ELISE SCHELLING,
Institutrice,

St-NICOLAS D'ANTHARASKA.

Sommaire du "Monde Illustré" du 19 mai

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron.—Nos gravures : La fête de Cervara ; la statue d'Edgar Quinet ; à Bourg ; à Moscou : *Le Nouveau Maître*, tableau de M. Eugène Girardet ; Le restaurant de *Madrid*, au bois de Boulogne ; En Laponie.—Le Salon de 1883, par Olivier Merson.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Théâtres, par Ch. Monselet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récitations de famille.—Le Monde financier.—Echecs et solutions.

GRAVURES : En Italie : Les fêtes du mariage du duc de Gènes ; le carnaval des artistes, à Cervara.—La statue d'Edgar Quinet, à Bourg (Ain).—A Moscou : Avant le couronnement : Construction de tribunes sur le parcours du cortège ; la porte de la Ville Chinoise par où le czar doit entrer dans Moscou.—Au Salon : *Le Nouveau Maître*, tableau de M. Eugène Girardet.—Le restaurant de *Madrid*, au bois de Boulogne.—En Laponie : Voyage de M. Rabot.—Bertall.—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 21

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

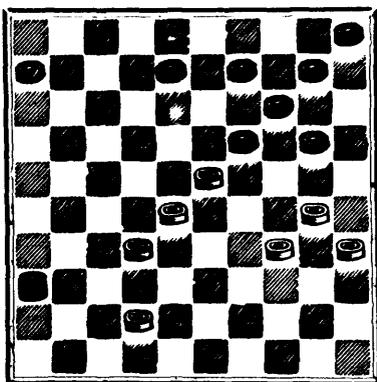
Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLÈME No 21

Composé par un amateur hollandais.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 20

Blancs—17 à 11, 25 à 30, 15 à 17, 28 à 23, 32 à 27, 28 à 32, 32 à 28, 48 à 42, 49 à 4 prend 7 et gagnent.

Les Amers de Houblon sont les plus purs et les meilleurs offerts au public. Ils sont composés de Houblon, de Malt, de Buchu Mandragore et de Dent-de-lion, la plus ancienne et la meilleure médecine connue du monde et qui contient l'essence et les qualités curatives des autres remèdes. Le meilleur purificateur du sang, le régulateur du foie et le meilleur rénovateur du monde. Aucune maladie ne peut durer après avoir fait usage de ces amers, leurs actions étant si variées et si parfaites.

Ces amers donnent la vie et la vigueur au vieil âge et aux infirmes. A tous ceux que leurs occupations occasionnent de l'irrégularité des intestins, du foie ou des rognons, ou le manque d'appétit. Ces amers leur sera d'un bien incalculable comme tonique et stimulant, sans être

enivrant. Quelque soient les symptômes, faites usage des Amers de Houblon. N'attendez pas que vous soyez malade pour faire usage de ces amers. Des centaines de personnes ont été sauvées d'une mort prématurée par leur usage. \$500 seront payées pour un cas incurable que ces amers ne pourront soit guérir ou soulager.

Ne laissez pas souffrir vos amis, conseillez-leur les Amers de Houblon.

Rappelez-vous que les Amers de Houblon ne sont pas un remède de charlatans, mais ils sont la plus pure et la meilleure médecine qui a jamais été inventée. L'espoir des invalides, et aucune famille ne peut facilement s'en passer. Essayez-les aujourd'hui.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom.—En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : *Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents.* Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de *Cartes d'Annonces.* Diminution pour le commerce et les imprimeurs. **100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c.** Adresse **STEVENS' & BROS.,** boîte 22, Northford St.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

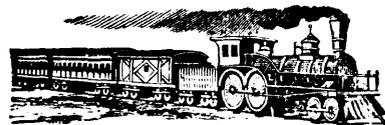
No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)

MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.C.R. et M.P., Pro-Gén. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	2 55 p. m.
" Trois-Pistoles.....	2 05 "
" Rimouski.....	3 49 "
" Campbellton.....	8 36 "
" Dalhousie.....	9 15 "
" Bathurst.....	11 17 "
" New-Castle.....	12 52 a. m.
" Moncton.....	4 00 a. m.
" Saint-Jean.....	7 30 a. m.
" Halifax.....	12 40 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant en chef.
Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.



CANAL LACHINE

Avis aux Entrepreneurs

Des soumissions cachetées, adressées au sousigné, et portant la suscription "Soumission pour la construction de bassins près des Ecluses St. Gabriel," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des mailles de l'Est et de l'Ouest, Mercredi le 6me jour de Juin prochain, pour la construction de DEUX CALES ou BASSINS, sur le côté nord du Canal Lachine, à Montréal.

On pourra voir à ce bureau et au bureau du Canal Lachine, les plans et devis des travaux à faire, dès et après MARDI, le 22me jour de MAI courant ; on pourra aussi s'y procurer des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées.

Un chèque de banque accepté pour la somme de \$2,000 devra accompagner la soumission ; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le Département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

A. P. BRADLEY, Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux,

Ottawa, 21 Avril 1883.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL..... \$200,000

**ELECTROTYPEURS,
LITHOGRAPHERS,
IMPRIMEURS,
GRAVEURS,
EDITEURS,
ETC., ETC.**

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre
12 presses à vapeur.
1 machine patentée à vernir les étiquettes.
1 machine électrique à vapeur.
4 machines à photographie.
2 machines à gravure photographique.
2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.
G. B. BURLAND,
Géomètre.